

Étayage et structuration du psychisme

René Kaës

Résumé

Le concept d'étayage est un des concepts fondamentaux de la psychanalyse.

La première partie de l'article en propose une construction réévaluative à partir de l'ensemble du texte de Freud, et à partir de la clinique psychanalytique individuelle et groupale. Les termes d'une épistémologie du champ propre à la psychanalyse sont constitués par la double bordure de la réalité corporelle et de la réalité sociale et culturelle, sur lesquelles s'étaient les formations et les processus de la réalité psychique : en rupture et en appui, en modèle et en dérive.

La seconde partie explore deux hypothèses originales : celle de l'étayage multiple (sur les besoins corporels, sur le groupe et la culture, sur l'appareil psychique lui-même); celle de la structuration groupale de certaines formations et processus de la réalité psychique. Sont réévalués, selon cette perspective, certains concepts : d'objet et de pulsion, de moi et d'identification, de représentation, de relation d'objet et de narcissisme.

Trois questions ont pour moi commandé cette recherche sur l'étayage : l'une survint dans la cure d'une jeune femme qui utilisait ses enfants comme des « appuis », des « béquilles », des « parapluies », ou encore comme des « messagers » entre elle et son mari, entre elle et ses parents, entre elle et l'enfant qu'elle conservait en elle. Elle exigeait en outre de sa plus jeune fille (qu'elle avait adoptée) des soins et de la nourriture; elle demandait à l'un de ses fils de la soutenir dans sa dépression et de contenir son angoisse d'être ruinée et de tomber en morceaux. Elle-même se plaignait de devoir être le soutien de sa famille, non seulement de ses propres parents, mais aussi de son mari et de ses enfants. Elle se décrivait ou elle se rêvait elle-même comme un parapluie ou comme un parachute renversés, ou encore comme une clef de voûte sur le point de s'effondrer, ou encore comme un corps alourdi et menacé d'affaissement à cause de la surcharge d'une grappe d'êtres dévorants. La nécessité d'élaborer mon contre-transfert dans l'analyse de cette patiente

me conduisit à analyser ma réaction dépressive et mes associations à ce qui m'apparaissait être la diffraction en moi de ses personnages internes souffrants, défaillants et étayants. J'étais confronté à la dimension de l'étayage dans le transfert, et notamment à qui s'y jouait du renversement de la relation anaclitique, renversement caractéristique de sa relation avec ses propres enfants, répétition d'une situation infantile où il lui fallait, petite, servir d'étai au couple parental.

Seconde butée : je suis frappé depuis assez longtemps par certaines fonctions que le groupe est amené à assumer, plus particulièrement pour certaines personnes, dans l'ordre de l'étayage anaclitique. Le groupe, dans cette utilisation, connaît d'ailleurs des statuts fort variables : tantôt simple environnement indifférencié dans lequel circulent immédiatement des émotions et des sensations ineffables, tantôt préobjet ou objet d'investissement et de représentation, tantôt système de relation d'objet ou appareil de liaison. Cette fonction anaclitique originaire, primaire ou secondaire du groupe, est bien connue, encore que peu étudiée ; elle paraît évidente pour qui s'est interrogé sur le lien de dépendance groupal chez les personnalités d'allure borderline, chez les adolescents, chez certains toxicomanes... ou chez certains psychistes. Toutefois, elle se manifeste aussi chez des sujets seulement névrosés, lorsqu'ils sont confrontés à une situation de séparation ou de rupture critique, ou à un moment dépressif, ou à une situation de survie : A. Freud, S. Dann et B. Bettelheim en ont donné de remarquables exemples. Cette fonction d'étayage n'est pas cependant épuisée par l'utilisation anaclitique du groupe : ce en quoi le groupe peut être une condition de la mentalisation créatrice ressortit aussi de la fonction de l'étayage. L'étude des groupes de créateurs le donne à penser : groupes de peintres, de musiciens, de scientifiques, ou de littéraires ; groupes des premiers analystes ; groupes de fondateurs dans l'ordre social ou religieux... La clinique groupale m'a conduit à tenter d'articuler les relations entre l'étayage, la perte de l'objet et l'identification et à y retrouver la dimension du transfert. Ce sont de telles relations que la situation de groupe — le groupement, qu'il soit constitué en dispositif de travail ou qu'il se forme spontanément —, mobilise, utilise, gère, fait travailler ou immobilise. Nulle part mieux que dans la situation groupale apparaît le mouvement d'étayage, de désétayage et de reprise dans le Moi de ce qui, par le jeu des dérivés et des identifications, le constitue comme être-frontière (*Grenzwesen*), lieu des divisions du sujet. La théorisation que je proposais d'un rapport remarquable entre les groupes internes des membres d'un groupe et la construction par eux, à partir de leurs groupes internes, d'une formation psychique intermédiaire (l'appareil psychique groupal) nécessaire à leur relation de groupe, cette théorisation me conduisait à cette question : sur quoi s'étaient les groupes internes, c'est-à-dire les systèmes de relations

d'objet, le Moi, les identifications, l'image du corps, la fantasmatique originaire, l'image de la Psyché?...

Troisième butée : à lire Freud sur la question de l'étayage, il m'apparaît que le concept prend une dimension autre que celle de l'arabesque et qu'il concerne d'autres rapports que ceux de la constitution corrélatrice de la pulsion et de l'objet ; que non seulement il s'agit d'un concept qui traverse en se précisant toute l'œuvre de Freud, bien au-delà de 1905, mais aussi qu'il engage un argument épistémologique de poids dans la conception du champ spécifique de la psychanalyse.

Lire Freud : *tout* Freud. Nécessairement *après* Freud, et *avec* la psychanalyse.

Peut-être est-ce la seule méthode de lecture propre à accompagner le mouvement d'une pensée, à en saisir le sens dans l'écrit, sans méconnaître que ce travail s'effectue pour nous comme une reconstruction. *A partir de* Freud : ce qui veut dire en le reconnaissant comme fondation, origine et ouverture, mais aussi, nécessairement, en acceptant de se départir de ce qui a pu être *sa* position, *sa* recherche, *ses* présupposés.

Je crois cette méthode fidèle à la démarche fondatrice de la psychanalyse, qui rend possible de tenir une position de sujet-lecteur du texte d'un Autre ; position constitutive de la subjectivité, quand bien même, dans ce que je vais essayer de faire, il me faudra tenter de lire Freud « objectivement », et d'abord son texte, sa langue : sémantique, syntaxe et discours. Lire Freud avec la psychanalyse, c'est aussi accepter, pour y reconnaître son transfert sur le texte de l'auteur, d'utiliser l'association libre et les reconstructions de sa propre chaîne associative.

Curieux phénomène, certes, que l'interprétation du texte freudien. Elle suppose chez le lecteur, quand il y parvient, la levée d'un triple refoulement : et du sien propre, et de ce qui, du côté des formations sociales et culturelles, le soutient chez l'autre (traducteur, commentateur) dans le *Zeitgeist*, et enfin, non le moindre, de ce qui chez l'auteur s'est maintenu dans les en-deçà du texte publié.

Lire et dé-lire *tout* Freud : non seulement les textes reconnus par le *Zeitgeist*, précisément, comme de psychanalyse pure, clinique ou théorique ; mais aussi ceux qui seraient de psychanalyse « appliquée » : champ de l'abjection, comme en parle J. Kristeva, dont le propos définirait assez bien ce qui, dans un groupe donné, *tombe* par rejet, hors du cercle de ses limites idéologiques. Le travail de théorisation de la psychanalyse, à travers les extensions et les rétrécissements, les dérives, les reprises et les reconstructions de son champ, s'effectue dans toute l'œuvre freudienne. *Totem et Tabou* est la recherche poursuivie sur le Père de la préhistoire, sur les identifications précoces et la formation des idéaux. « Psychologie des foules et analyse du Moi » articule dès le titre le propos central que Freud poursuit dans sa théorisation de la seconde topique.

Je lis Freud à partir d'un triple rapport, à ma pratique, au texte de Freud, à Freud lui-même. Dans ces rapports s'engagent ce que je cherche, ce que d'autres sur ce point ont cherché, trouvé, méconnu dans ce qu'il est possible de penser ou de communiquer d'une lecture de Freud, dans ce mouvement, s'engage mon désir de découvrir le sens de ce qu'il écrit, et le sens pour moi de son texte.

A lire Freud et à poursuivre ma propre recherche sur l'étayage, je suis confronté à dire comment prennent appui, modèlent et dérivent les objets et les pensées qu'elle construit. Plus largement : sur quels étayages internes et externes, sur quels objets de la pulsion, sur quelles organisations du Moi, sur quels groupements et sur quelles cultures prend appui, modèle et dérive l'aventure et l'invention continuée de la psychanalyse ?

I. ÉTAYAGE. RÉÉVALUATION D'UN CONCEPT FREUDIEN

La présente étude est la première partie d'un travail entrepris dès 1976, à la suite de mes recherches sur les groupes internes et l'appareil psychique groupal. Elle consiste dans une présentation, une analyse et une réévaluation du concept d'étayage (*Anlehnung*) dans l'ensemble de l'œuvre de Freud. Ce travail s'est imposé comme préalable à la mise en perspective de mes propres hypothèses, développées dans une seconde partie de ce travail, non encore publiée¹. Celles-ci portent principalement sur la notion d'un étayage multiple entre des objets, des instances ou des formations psychiques qui entretiennent entre eux des relations bi-ou multilatérales : d'où la notion d'un réseau d'étayage et l'accent mis sur les formations de substitution ou de suppléance entre les étayages. A partir de la clinique individuelle et groupale, l'une questionnant l'autre, deux orientations sont proposées : l'une concerne les étayages groupaux, sociaux et culturels des formations psychiques ; l'autre développe la problématique *psychanalytique* de l'étayage, à partir de la réévaluation du concept freudien et de la clinique. Il y est soutenu que le champ psychique se construit par appui, modèle, dérive et reprise — par étayage, et non par causalité linéaire (empreinte) ou spéculaire (reflet) ; c'est en quoi, par exemple, la question de l'étayage groupal de l'image du corps ou du Moi ne se confond pas avec celle, psychologique, de la socialisation.

1. Le lecteur pourra en trouver un résumé soit dans mon *Introduction à l'analyse transitionnelle* (R. Kaës et coll., 1979 : *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod) ; soit dans mon article : « Trois repères théoriques pour le travail psychanalytique groupal : l'étayage multiple, l'appareil psychique groupal, la transitionnalité », *Perspectives psychiatriques*, 1979, II, 79, 145-157 ; soit dans mon ouvrage *L'idéologie. Etudes psychanalytiques*, 1980, Paris, Dunod.

Après le travail critique de J. Laplanche (1970), qui fut à l'origine d'une ré-invention du concept freudien d'étayage et qui en proposa une définition stricte mais, à mon sens, assez limitative, il m'a paru nécessaire de tenter de rendre à la notion d'*Anlehnung* sa richesse et ses nuances et, par corrélation, d'exprimer la complexité du processus psychique en cause dans ce que nous nommons étayage.

La traduction du mot allemand *Anlehnung* par étayage, depuis que B. Reverchon-Jouve l'a proposée dans sa version française des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, laisse en discussion plusieurs questions. Les unes sont d'ordre lexicographique et sémantique, les autres concernent l'extension et la variation du concept d'étayage dans l'œuvre de Freud. Les réponses aux premières questions ne sont pas sans effets sur les secondes.

1. « *Anlehnung* » : analyse lexicographique et sémantique

Le verbe allemand *anlehnen* désigne trois sortes d'actions (dictionnaires Sachs-Villatte ; Langenscheidts *Grosswörterbuch*, éd. 1968 ; Der Grosse Duden, VIII ; Bertaux-Lepointe) : d'abord le fait d'appuyer (de faire prendre appui) ou d'adosser quelque chose sur un support. La définition (allemande) que donne de ce verbe *duzen* peut se traduire ainsi² : « Non pas se tenir debout ou être assis *librement*, mais *chercher appui* avec son *corps*, dans une position légèrement *inclinée* contre un objet *ferme* (à demeure, solidement établi, solide). » Le substantif *Lehne* désigne l'appui, la rampe, le plan incliné ou le versant. Dans sa forme pronominale (*sich anlehnen etwas*), le verbe signifie alors s'appuyer (sur) ou s'adosser (contre) quelque chose.

Une seconde acceptation de *anlehnen* donne entrebâiller, entrouvrir (une porte, une fenêtre).

Enfin, dans un sens figuré, courant en allemand, le verbe désigne le fait de suivre de près, de s'inspirer de (d'un modèle), de se modeler sur quelque chose ou sur quelqu'un. Il n'est pas sans intérêt de noter que cette troisième acceptation procède par dérivation métonymique du sens premier : l'appui *transforme* ce qu'il soutient, le contenant modèle le contenu.

Le substantif *Anlehnung* désigne cet appui ou ce soutien³ ; mais l'expression *in Anlehnung an* revêt un sens particulier et signifie : en suivant l'exemple de, sur le modèle de, en s'inspirant de. Quant à l'adjectif *anlehnungsbedürftig*, il qualifie celui qui a besoin d'appui.

2. « Nicht frei stehen oder sitzen, sondern mit seinem Körper in leicht schräger Lage Halt an einem feststehenden Gegenstand suchen. »

3. Par un retour de la traduction sur le terme original, le dictionnaire Allemand-Français de Bertaux et Lepointe admet pour *Anlehnung* le sens d'étayage, tel que l'ont établi les traductions françaises des textes psychanalytiques allemands.

Les termes qui correspondent à la notion psychanalytique d'*Anlehnung* dans les principales langues européennes autres que le français sont plutôt appui qu'étayage (italien : *appoggio* ; espagnol : *apoyo* ; portugais : *apoio* ; anglais : *anaclisis*). La notion commune prédominante est bien celle d'un appui ou d'un soutien, et le terme anglais (*anaclisis*) reprend littéralement une connotation (l'inclinaison) que Duden avait dégagée du verbe allemand correspondant à *Anlehnung*. Le grec ἀνακλίνειν signifie en effet incliner ou coucher en arrière ; au passif, il caractérise cette position du *corps* étendu ou *couché* sur le dos ; au contraire l'adjectif ἀνάκλιτος (couché sur) signifie la qualité inverse de celle que désigne ἀνάκλιτις, l'action de se dresser sur sa couche, c'est-à-dire le réveil.

De tout ceci, il ressortirait assez que *Anlehnung* désigne d'abord la position du *corps* qui *manque* d'appui et le *trouve*, passant de l'horizontale à la verticale par l'oblique de la position intermédiaire (entrouverte). Le mot consigne cette intuition majeure : à travers ce passage, dans ce *mouvement*, l'appui est en partie incorporé à ce qui cherche soutien, et le *modèle*.

Etayage. Le mot français *étayage* met l'accent sur une autre dimension de *Anlehnung*. Ce mot fait partie d'un champ sémantique où le radical «St» marque la verticalité de ce qui se tient debout, dressé, ferme et solide. *Stare* (latin), ἵστημι (grec), *stehen* (allemand), *staye* (flamand), *estay* (espagnol), *estaie* (français), *staka* (francique), tous ces termes désignent le soutien ou le renfort : dans le vocabulaire de la construction, l'action maîtresse du verbe *étayer* est de soutenir à l'aide d'étais (de pièces de bois) ce qui menace ruine et réclame consolidation, renforcement, calage, chevalement, appui. Dans sa forme pronominal, le verbe est ainsi exemplifié dans Littré : « ils s'étaient les uns sur les autres sans pouvoir tomber » ; au sens figuré, l'idée est toujours sous-jacente de prévenir l'effondrement d'une construction : personnalité, pensée, groupe. L'antonyme français de ce verbe souligne d'ailleurs cette idée de mine, de sape et de ruine qui caractérise la connotation dramatique à proprement parler *dépressive* de ce terme. Dans ce même registre, nous noterons aussi le caractère *provisoire* du soutien ou du renforcement apporté par l'étais⁴.

Ainsi le substantif *étayage*, formé assez tardivement (1864) dans la tradition lexicographique et sémantique française, va qualifier un aspect central et bien particulier de *Anlehnung*. Il témoigne de ce sur

4. Renan (« cette vieille société fondée sur Dieu et le roi, deux étais qu'il n'est pas sûr qu'on puisse remplacer ») exprime la crainte que ce qui fut permanent ne devienne provisoire.

quoi le radical indo-européen de ce champ sémantique insiste : l'être (*stare*, ἵστημι), conçu comme permanence et *stabilité*. Une composante du concept psychanalytique d'*Anlehnung* exprime cette dimension psychique fondamentale.

Le sort fait à *Anlehnung* dans les traductions françaises des textes freudiens est sans doute pour une part lié à la question de l'édition critique des œuvres complètes de Freud. Le résultat en est l'imprécision dans laquelle a été maintenu ce concept dans la théorie psychanalytique, bien que, comme l'ont souligné fort justement J. Laplanche et J.B. Pontalis (1967) dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse*, et plus récemment J. Guillaumin (1978), il s'agisse d'un des concepts fondamentaux de la première théorie freudienne des pulsions et de la théorie du choix de l'objet d'amour. Si B. Reverchon-Jouve s'en tient au groupe sémantique étayage-étayer-s'étayer dans sa traduction des *Trois essais* et, à sa suite, J. Laplanche dans son étude théorique de 1970 et dans sa traduction de *Zur Einführung des Narzissmus*, S. Jankélévitch rend « das Beispiel einer Objektwahl nach dem Anlehnungstypus » (*Das Ich und das Es*, G.-W., XIII, p. 260) par : « un cas typique de choix d'objet par contact intime », ce qui est assez suggestif, mais encore très approximatif. Par contre, la traduction que propose M. Bonaparte de « Objektwahl nach dem Anlehnungstypus » (*Die Zukunft einer Illusion*, G.-W., XIV, 345) : « Le choix de l'objet sur le type du "chercher appui" » (éd. fr., p. 33) me paraît rendre compte, assez précisément, à la manière anglaise du verbe substantivé, du mouvement, de l'action et son but.

La traduction française d'un certain nombre de termes allemands autre que *Anlehnung* par étayage banalise l'emploi rigoureux de ce concept chez Freud. A preuve, la traduction de *Bruchstück einer Hysterie-Analyse (Fragment d'une analyse d'hystérie)* ; l'exemple est intéressant puisque l'original a été publié l'année des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* : 1905, et que les éditions allemandes, revues par Freud, s'échelonnent de 1909 à 1923 (G.-W., V, 161-286). L'édition française la plus récente de ce texte (1967, 1-91) propose cinq occurrences de termes formés sur le verbe étayer. Une seule, et de manière tout à fait exemplaire, est justifiée. Les quatre autres sont les suivantes : « étayer les règles techniques » (trad. fr., 6) veut traduire : *Zur begründung der technischen Regeln* (G.-W., V, 170) ; « des motifs étayant la maladie » (trad. fr., 32) rendrait : *Motive, die das Kranksein stützen* (G.-W., V, 205), « étayer les prémisses psychologiques » (trad. fr., 84), pour : *die psychologischen Voraussetzungen... zu begründen* (G.-W., V, 276) ; « étayés sur de nombreuses analyses » (trad. fr., 85) signifierait : *auf eine grosse Zahl von Analysen gestützten* (G.-W., V, 277). La distinction entre *anlehnen* et *stützen* ou *begründen* pouvait fort bien s'accommoder d'un *soutenir* (appuyer) ou d'un *fonder*. D'autant que dans la cinquième occurrence, Freud a recours à la locution *sich anlehnen an* pour exprimer

de manière assez exemplaire le concept d'*étayage* : il vient sous sa plume à propos du *transfert* : « il y a, écrit-il, des transferts qui ne diffèrent en rien de leur modèle quant à leur contenu, à l'exception de la personne remplacée. Ce sont donc... de simples rééditions stéréotypées, des réimpressions. D'autres transferts sont faits avec plus d'art, ils ont subi une atténuation de leur contenu, une sublimation, comme je dis, et sont même capables de devenir conscients en s'étayant sur une particularité réelle, habilement utilisée, de la personne du médecin ou des circonstances qui l'entourent (... *indem sie sich an irgend eine geschickt verwetete reale Besonderheit an der Person oder in den Verhältnissen des Arztes anlehnen*). Ce sont alors des réélaborations (*Neubearbeitungen*), non plus des réimpressions (*Neudrucke*) » (Trad. fr. revue, p. 87 ; G.-W., V, 280).

Dans ce cas seulement et d'une manière pleinement justifiée, il s'agit d'un véritable étayage, dont la connexion avec la sublimation et le transfert est établie comme *réélaboration*, reprise du travail et remaniement psychique, changement de valeur, passage d'un niveau à un autre.

2. Le concept d'*Anlehnung* dans l'œuvre de Freud

Il m'a semblé possible de distinguer trois moments dans l'évolution du concept d'*Anlehnung* dans les textes freudiens : le premier, le mieux connu, est celui des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), encore que les notes ajoutées par Freud, notamment en 1915, modifient sensiblement le sens de la notion telle qu'elle était introduite dix ans auparavant ; dans ce premier moment, l'étayage est la pièce maîtresse qui soutient, pourrait-on dire, l'édifice freudien dans le passage qu'il ne cesse de construire entre le biologique et le psychique. *Anlehnung* est ici évocateur d'une origine ou d'un fondement et, comme l'a noté Laplanche, d'une dérivation plutôt que d'un étai. Le second mouvement s'amorce en 1910, avec le remaniement de la première théorie des pulsions et la problématique correspondante du Moi, du choix de l'objet sexuel et de l'appui sur la mère. Dans ce second moment souligné par J. Guillaumin, *Anlehnung* va être maintenu dans ses attributs premiers, mais il sera coextensif du *lien primaire* et de la problématique unité-morcellement. Le troisième moment s'inscrit dans une continuité problématique avec le précédent en articulant le rapport entre perte de l'objet d'amour, détresse (*Hilflosigkeit*), fonction de l'Idéal, formation collective et étayage. Ces considérations nouvelles sur le concept d'étayage seront particulièrement développées dans les textes dits « anthropologiques » ou « sociologiques » de Freud, en 1927 (*L'avenir d'une illusion*) et en 1930 (*Malaise dans la civilisation*) notamment, et dans une perspective qui, m'a-t-il semblé, contient les prémisses de mon hypothèse sur l'étayage groupal du psychisme. Comme je l'ai déjà soutenu, il n'y a pas lieu de tenir à l'écart de

la théorisation métapsychologique de tels textes, et de bloquer ainsi le concept d'étayage sur les écrits de 1905-1914, sauf si l'on persiste à tenir pour nulle dans la structuration de l'inconscient et de l'ensemble de l'appareil psychique l'incidence des formations de la pensée et du lien, du groupe et de la culture.

Le mouvement général à travers lequel se dégage le concept d'*Anlehnung* chez Freud est donc celui d'une série de *dérivations*, à partir de l'étayage *princeps* de la pulsion sexuelle sur l'exercice des fonctions corporelles nécessaires à la vie. Mais pour chaque étayage : de la *pulsion* sur le corps, de *l'objet* et du *Moi* sur la mère, des *instances* sur des formations élémentaires (« *das Vbw, das sich an die Erinnerungsreste anlehnt* », G.-W., XIII, 251 : le Pcs, qui s'étaie sur les restes mnésiques...), puis des formations génératrices du lien (identifications, imagos, complexes, modalités du penser,...) sur le groupe et la culture, nous retrouvons toujours les trois composants de l'étayage : l'*appui* sur une base originante, la *modélisation* et, dans le mouvement d'une rupture critique, la *reprise*. C'est cette reprise qui est génératrice de la dérivation, du *changement d'objet et de niveau* en quoi consiste l'étayage, et qui présuppose l'appui originant et la modélisation.

1) *L'appui des pulsions partielles sur les besoins et les fonctions du corps*

Le corps de la première théorie des pulsions est le corps des besoins biologiques. J. Guillaumin résume la conception freudienne des besoins quand il écrit que ces derniers définissent « l'aspiration naturelle de certains appareils organiques nécessaires à la vie à décharger selon les voies qui leur sont propres la tension d'excitation que provoque en eux la non-satisfaction de la fonction corporelle correspondante : par exemple le « besoin de manger quand on a faim » (J. Guillaumin, 1978, p. 799). C'est sur les besoins du corps réel que les pulsions sexuelles, dont les buts sont multiples comme les sources corporelles variées, *s'étaient*, prennent appui, s'originent : c'est ainsi, écrit Freud, que la sexualité infantile tire son origine (*entsteht*) en prenant modèle sur (*in Anlehnung an*) l'une des fonctions corporelles vitales⁵ « *eine der lebenswichtigen Korperfunktionen* » (G.-W., V, 83).

Le texte allemand donne deux termes pour désigner ce rapport de la pulsion sexuelle au corps réel : *entstehen* (prendre origine) et *in Anlehnung an* (en prenant modèle sur). La traduction complète et rigoureuse de ce passage est confirmée par l'élaboration conceptuelle que Freud va entreprendre pour définir l'étayage. J. Laplanche a fort bien

5. Sauf indication contraire, j'ai proposé une traduction personnelle des textes de Freud référés dans cette étude.

mis en évidence comment la notion d'*Anlehnung* est utilisée par Freud en 1905 pour décrire un « phénomène d'appui de la pulsion, le fait que la sexualité naissante s'étaye sur un autre processus à la fois similaire et profondément divergent : la pulsion sexuelle s'étaye sur une fonction non sexuelle, vitale » (p. 31), ou encore « dans un fonctionnement lié à la conservation de la vie » (p. 33). Laplanche va souligner dans le texte de Freud comment l'étayage se constitue dans deux expériences majeures : l'expérience de la satisfaction, qui dans l'acte d'allaitement prend l'allure de l'orgasme, mais surtout celle de la *séparation* (« mais bientôt le besoin de répéter la satisfaction sexuelle se séparera du besoin de nutrition », G.W., V, 82) de l'une avec l'autre : « La sexualité, tout entière d'abord appuyée sur la fonction, est en même temps tout entière dans le mouvement qui la dissocie d'avec la fonction vitale » (J. Laplanche, *ibid.*, p. 34). Ce que confirmera encore Freud en 1915 lorsqu'il ajoutera dans une note des *Trois essais* que « l'activité sexuelle s'est tout d'abord étayée sur l'une des fonctions servant à conserver la vie et s'en est rendue indépendante sur le tard » (G.W., V., 82).

Le texte de Freud comporte bien ce triple sens qui se dégage de l'analyse sémantique d'*Anlehnung* : celui de l'appui, du modèle et de reprise, à partir de la séparation et de l'élaboration *psychique* de la perte : reprise d'un ordre (celui de la fonction vitale) dans un autre (celui de la sexualité infantile) et cet ordre dérivé, constitutif du champ *psychique* est dans un rapport de liaison et de séparation d'avec le premier. Ce point de vue a été solidement établi par J. Laplanche et il n'y a pas lieu d'y revenir, sauf pour y trouver le motif d'un nouveau développement du concept. Ainsi, lorsque Laplanche commente Freud à propos de l'autoérotisme et de la perte de l'objet partiel (notion présente chez Freud dès 1905), il souligne assez que l'objet sexuel n'est pas identique à l'objet de la fonction, qu'il est déplacé par rapport à lui, qu'il n'est pas le même que celui qui a été perdu.

La psychanalyse s'édifie sur la reconnaissance de ce mouvement *psychique* : cet objet retrouvé *autre* est l'objet de la sexualité, objet du fantasme relié par déplacement, par contiguïté et par métaphore à d'autres objets psychiques, articulé dans un réseau de *relations* d'objets fantasmatiques.

Un tel énoncé en implique un autre, qui ne sera explicite que bien plus tard et dans une théorisation que Freud ne fera qu'ébaucher : l'objet de la pulsion sexuelle requiert un étayage sur un autre ordre — *et celui-là est purement psychique*, que celui de l'accomplissement de la fonction vitale. Cet ordre est celui que, globalement, nous pouvons nommer « la mère » ou la fonction maternelle. Le sein, qui ne se confond pas avec l'organe alimentaire, est d'emblée un phénomène psychique original dont la particularité est d'associer et de dissocier l'ensemble mère-enfant, ensemble *continu* lui-même adossé sur un ensemble de réglages,

d'interdits et de rapports socialement (symboliquement) ordonnés, anthropologiquement fondés.

En 1905, Freud n'envisage pas ce point de vue. C'est en naturaliste qu'il « isole » méthodologiquement l'étayage de la pulsion sur la fonction corporelle : ce qui existe là, c'est un bébé seul. Après 1910 et 1914, dans les notes qu'il ajoute aux *Trois essais* en 1915, le point de vue de Freud va s'ouvrir sur la prise en considération de « la mère » comme terme de l'étayage de l'objet. Cet élargissement est une donnée capitale qui va complexifier et enrichir le concept d'étayage.

En fait, ce point de vue historique mérite d'être nuancé, et je m'écarterai ici de la position de J. Laplanche : soutenir que, en 1905, à l'origine, *Anlehnung* désigne seulement l'étayage de la pulsion sur une fonction corporelle vitale, et non l'étayage du sujet sur l'objet ou de l'enfant sur la mère, est tout à la fois exact et trop restrictif. En effet, il est bien difficile de penser l'étayage de la pulsion sans prendre en considération l'objet ; l'un et l'autre sont corrélatifs. L'importance que Freud accorde dès 1905 au sein maternel comme phénomène psychique, objet de la sexualité infantile, témoigne de ce rapport fondamental entre la pulsion, l'objet de la satisfaction des besoins et la représentation du rapport entre l'objet, la pulsion et le sujet lui-même. Certes, les années suivantes (1914, notes de 1915) préciseront cette relation : quand en 1914 Freud décrit le choix d'objet d'amour selon le type de l'étayage (*nach dem Anlehnungstypus*), il signifie bien que la sexualité cherche et trouve un appui, un modèle et une dérive sur la mère en tant qu'objet partiel. Il n'y a donc aucune raison d'établir la valeur exclusive du concept d'étayage sur les textes premiers où il en est fait mention, d'autant plus que des textes ultérieurs en explicitent les intuitions. La relation à la mère est co-étayante de la sexualité dans son émergence : l'étayage de la pulsion sur l'objet n'est possible que si la mère (et l'environnement maternel) est étayante pour l'enfant. Ce n'est donc pas « toute une théorie de la relation à la mère qui est venue infléchir une notion destinée à rendre compte de la sexualité dans son émergence » (J. Laplanche, 1970, p. 31). L'inflexion est venue de Freud lui-même, dès 1905, et elle s'est trouvée confirmée dans les notes qu'il a ajoutées en 1915 aux *Trois essais*.

Qu'on en juge : décrivant dans le troisième essai la découverte de l'objet sexuel, Freud écrit (et Laplanche le cite ainsi) : « A l'époque où la satisfaction sexuelle dans ses tout premiers commencements étaient liés à l'absorption des aliments, la pulsion sexuelle avait son objet sexuel au dehors du corps propre, dans le sein de la mère. Cet objet n'a été qu'ultérieurement perdu, peut-être précisément au moment où l'enfant est devenu capable de former une représentation d'ensemble de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui apporte une satisfaction. En règle générale, la pulsion sexuelle devient, dès lors, auto-érotique, et ce n'est qu'une fois surmontée la période de latence que le rapport originel

se rétablit. Ce n'est pas sans bon fondement que la succion de l'enfant au sein de sa mère soit devenu le modèle (*vorbildlich*) de toute relation amoureuse. Trouver l'objet sexuel, c'est à proprement parler le retrouver » (1905, G.-W., V, 123).

La note ajoutée en 1915 est celle-ci : la psychanalyse enseigne qu'il existe « deux voies pour la découverte de l'objet, primo celle qui a été discutée dans ce texte, par étayage sur les modèles de la première enfance (*in Anlehnung an die frühinfantilen Vorbilder*) et secundo, la voie narcissique où le Moi cherche ce qui lui est propre et le retrouve dans une autre personne... » (G.-W, V, 123). (On notera ici la proximité de l'identification et de l'étayage. Deux voies : on pourrait, paraphrasant Freud, dire *per via di levare et per via di porre.*)

J'ai relevé intentionnellement les termes utilisés par Freud : en 1905 et en 1915 une même connotation de l'étayage s'exprime, celle du modèle (*vorbildlich, Vorbilder*). Cette dimension va rendre possible à Freud l'élargissement de son concept d'étayage pour rendre compte de la sexualité et du choix d'objet amoureux sur le modèle des prototypes infantiles précoces : ce modèle comporte la relation à la mère.

Ces dimensions (appui, modèle, reprise et dérivation) et ces composants tout à la fois condition et effet de l'étayage (la fonction corporelle, la mère, le système symbolique et leurs suppléances) vont caractériser le concept d'*Anlehnung* et accompagner les transformations théoriques que Freud va apporter à sa conception du psychisme. La distinction et l'opposition entre pulsions sexuelles et *pulsions du Moi* va constituer un moment important de cette évolution dans l'élargissement du concept d'étayage. F. Gantheret (1971) et J. Guillaumin (1978), après J. Laplanche et J.-B. Pontalis (1967), ont souligné l'importance du changement terminologique de 1910 (*Die psychogene Sehstörung in psychoanalytischer Auffassung*, G.W., VIII).

2) L'appui sur la mère, le type de choix d'objet par étayage et les pulsions du Moi

1910 marque pour Freud une date féconde dans le travail de la théorisation, et ceci dans différentes directions qui, chacune, convergent dans une réélaboration de la notion d'étayage. Il faut, pour y être sensible, avoir présent à l'esprit que Freud écrira cette année-là sa première *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse* (D'un type particulier de choix d'objectal chez l'homme), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, Le trouble psychogène de la vision selon la conception psychanalytique*, à côté d'autres écrits techniques ou théoriques.

C'est dans le texte sur le trouble psychogène de la vision que Freud oppose les pulsions du Moi ou, ce qui est équivalent pour lui, les pulsions d'autoconservation aux pulsions sexuelles, et qu'il substitue les

premières à l'idée de besoin. Cette modification est capitale, écrit J. Guillaumin : « Si, en effet, désormais les "besoins", devenus "pulsions" sont "du moi", ils cessent d'être désormais *chacun* le produit d'une zone érogène, partie fonctionnellement isolée d'un corps vécu comme morcelé d'emblée. *L'unité du moi est maintenant postulée* dès le départ par le vocabulaire, à un stade où elle n'est pas même assurée encore au plan représentatif. » Guillaumin note que le redressement terminologique de 1910 est ajusté d'une part à une intuition, celle qu'il émet en 1895⁶ dans *L'Esquisse d'une psychologie scientifique*, en formulant la notion de pare-excitation (*Reizschutz*), qui est aussi barrière de contact, et d'autre part à une vue nouvelle qu'il développera en 1913-1914, en introduisant la notion du narcissisme.

D'un côté, en effet, la mère garantit la protection du moi fragile de l'enfant contre les excitations insupportables du dehors et du dedans, anticipant ainsi la notion que le sujet aura plus tard de son unité et de ses intérêts vitaux. Jusqu'au moment où il sera en état de le prendre lui-même en charge, *le moi ne peut subsister comme unité qu'en appui sur la mère*. D'un autre côté, continue Guillaumin, « si le moi est unité, et cependant source comme tel d'une diversité de pulsions qui gardent en lui une racine commune leur conférant une commune finalité "défensive", il est compréhensible, et même nécessaire qu'il puisse d'une certaine façon être investi avant d'être représentativement visé comme unité, d'où le narcissisme "primaire", dont on est fondé à dire qu'il correspond à la forme par excellence, à la forme originelle, des investissements de la libido du moi ». Le choix de l'objet par étayage (*der Objektwahl nach dem Anlehnungstypus*), que Freud décrit alors, s'effectue sur le modèle de l'objet sexuel investi lors de la fonction maternelle d'alimentation, de soin et de protection dont a bénéficié naguère l'enfant. Et Guillaumin de remarquer que le changement introduit par Freud en 1910 modifie sa théorie de l'étayage et renvoie, en aval comme en amont, à la fonction de la mère aux origines de la vie psychique : « L'étayage *maternel* est l'étayage du moi total, sur quoi s'appuient à leur tour toutes les ultérieures différenciations pulsionnelles, qui ne peuvent se produire sans danger si elles ne supposent acquise cette sécurité première, lieu et réceptacle destiné à demeurer toujours secrètement évocable au cours des expériences ultérieures » (p. 799).

Ce que Freud établit dans le texte sur *Les troubles psychogènes de la vision*, il va l'élaborer dans ses *Considérations sur la psychologie de la vie amoureuse* (G.-W., VIII, p. 80), en proposant une fois encore cette idée

6. Et qu'il reprendra en 1927 dans *L'avenir d'une illusion*, (G.-W., XIV, 345), et en 1938 dans *L'abrégé de psychanalyse*.

que le psychisme est une *construction* d'étais : « Les pulsions sexuelles trouvent leurs premiers objets en étayage sur les valeurs reconnues par les pulsions du moi, tout comme les premières satisfactions sexuelles sont éprouvées en étayage sur les fonctions corporelles nécessaires à la conservation de la vie » (trad. J. Laplanche, in Freud : *La vie sexuelle*, p. 57). La même idée sera reprise en 1914 dans ce passage de *Pour introduire le narcissisme* (G.-W., X, p. 153) : « Les pulsions sexuelles s'étaient d'abord sur la satisfaction des pulsions du moi, dont elles ne se rendent indépendantes que plus tard ; mais cet étayage continue à se révéler dans le fait que les personnes qui ont affaire avec l'alimentation, les soins, la protection de l'enfant deviennent les premiers objets sexuels ; c'est en premier lieu la mère ou son substitut » (*La vie sexuelle*, p. 93, trad. J. Laplanche).

3) *Étayage et détresse (Hilflosigkeit)*

L'étayage sur la mère, sur son corps réel et imaginaire, *et sur son activité psychique* — Bion et Winnicott y insisteront plus tard —, fait entrer la notion d'*Anlehnung* dans l'ordre du *lien*, de l'attachement, de la relation primaire. Cette perspective donne toute sa plénitude et sa résonance dramatique au terme français, *étayage* : en effet, la perte du lien et de l'objet primaire menace, ruine et sape la vie de l'enfant. La détresse inhérente à la prématuration biologique humaine appelle étayage, c'est-à-dire : appui, renforcement, rempart, consolidation et contention. Ainsi les étayages majeurs de chaque personne sont l'histoire même de ses détresses et de ce qui, alors, s'est trouvé fournir l'étaï psychique vital.

Le rapport explicite entre la détresse fondamentale, l'être-sans-secours (*Hilflosigkeit*), et le type de choix de l'objet par étayage est exprimé par Freud dans *L'avenir d'une illusion* (G.-W., XIV, 342-346 : trad. fr. M. Bonaparte, 29-33). Freud développe l'idée que la religion est issue, comme toutes les autres conquêtes de la civilisation, de la nécessité de se défendre contre la suprématie écrasante de la nature et de corriger les imperfections de la culture. Cette nécessité est liée à la détresse des hommes et à leur besoin de secours (*Hilflosigkeit und Schutzbedürftigkeit*) ; et lorsqu'il s'agit pour Freud d'établir les rapports articulant la détresse infantile à la détresse adulte qui la prolonge, il écrit : « Représentons-nous la vie psychique du petit enfant. Vous vous rappelez le choix de l'objet sur le type du "chercher appui" dont parle l'analyse ? La libido suit la voie des besoins narcissiques et s'attache aux objets qui assurent la satisfaction. Ainsi la mère, qui satisfait la faim, devient le premier objet d'amour, et à coup sûr, la première protection contre tous les dangers indéterminés qui menacent l'enfant dans le monde extérieur ; elle devient, peut-on dire, la première protection contre

l'angoisse. » Cette relation établie entre détresse, protection et « chercher appui » parcourt toute l'œuvre de Freud des années 1926-1932. Le thème de la détresse devient central dans *L'avenir d'une illusion* (1927) et *Malaise dans la civilisation* (1930), mais il apparaît en bonne place dans des écrits considérés comme plus proprement psychanalytiques : *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) et les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, publiées en 1932.

Cette insistance, dans des textes aussi différents, tient sans doute à l'élaboration personnelle que Freud a à faire d'une longue période de désespoir et de détresse. La mort de ses proches, et particulièrement dans sa descendance (sa fille Sophie, en 1920 ; Heinz son petit-fils, en 1923), l'éprouve profondément, comme celle de ses contemporains, proches états de ses premières explorations : Breuer (1925), Abraham (1925) ; puis celle de sa propre mère (1930). A ces deuils s'ajoutent les atteintes corporelles graves, la première opération du cancer (avril 1923) suivie d'une autre en octobre de la même année, la menace de récurrence de 1931, la vieillesse (Freud a 70 ans en 1926), les ruptures avec Rank (1924), Reik (1926), Ferenczi (1929) et enfin la dissolution du Comité (1927).

Cette impressionnante série de pertes, d'atteintes et de ruptures porte sur ce que je voudrais appeler des *menaces de désétayage* : elles concernent précisément le corps, la mère, le groupe. L'étayage que Freud trouve alors plus disponible et, en toute occurrence, nécessaire est l'*auto-étayage sur sa propre créativité et sur ses propres créations*. Celles-ci ne sont trouvées et disponibles qu'en raison de l'importance prise par les autres, et notamment par sa mère et son groupe originaire (ce que j'ai appelé son *protogroupe*).

Ce troisième mouvement dans l'évolution de la notion d'*Anlehnung* est moins bien perçu que les deux premiers. Les essais de compréhension de l'étayage laissent Freud sur des positions établies en 1910-1914. Ceci n'est peut-être pas sans lien avec le fait que ses écrits « sociaux » ou « anthropologiques », tout comme ceux de la psychanalyse dite « appliquée », ont souffert d'un moindre intérêt, ou de distorsions qui les séparaient de l'ensemble de l'œuvre freudienne.

Ce qui constitue l'importance de ce troisième mouvement dans la théorie de l'étayage, — et dans la théorie de la psyché — ne tient pas seulement au rapport personnel de Freud avec la prise en considération de la *Hilfflosigkeit* et de la prématuration biologique. C'est aussi et surtout, le fait que cette thématique se développe précisément dans les écrits « sociaux » ou « anthropologiques » de Freud, et au moment où il s'exprime à nouveau sur les grands systèmes de *création* proprement humains que sont les civilisations et les religions. Précisons encore : au moment même et dans la mesure où ces systèmes sont menacés dans leur permanence et leur stabilité.

Dans cette même page de *L'avenir d'une illusion* où s'établit le rapport entre *Anlehnung* et *Hilflosigkeit*, Freud introduit, sans la nommer certes — mais avec quelle précision —, la notion d'un *étayage par projection sur les créations collectives* ; il esquisse là le mouvement capital de ce qui n'est rien d'autre qu'un étayage « social » : « Et quand l'enfant, en grandissant, voit qu'il est destiné à rester à jamais un enfant, qu'il ne pourra jamais se passer de protection contre des puissances souveraines et inconnues, alors il prête (*verleiht*) à celles-ci les traits de la figure paternelle, il se crée des dieux dont il a peur, qu'il cherche à se rendre propices et auxquels il attribue cependant la tâche de le protéger. Ainsi la nostalgie qu'a de son père l'enfant coïncide avec le besoin de protection qu'il éprouve en vertu de la faiblesse humaine ; la réaction défensive de l'enfant contre son sentiment de détresse prête à la réaction au sentiment de détresse que l'adulte éprouve à son tour, et qui engendre la religion, ses traits caractéristiques. Mais ce n'est pas notre dessein d'étudier plus profondément l'évolution de l'idée de Dieu ; nous ne nous occupons ici que du trésor tout constitué des idées religieuses tel que la civilisation le transmet à l'individu » (trad. fr., p. 33 ; G.-W., XIV, p. 346).

Détresse, protection, appui : nous retrouvons ici le champ conceptuel de l'étayage, et davantage encore dans ses composants : appui sur une base originante, modélisation et reprise dérivante. Ces composants sont particulièrement condensés dans l'idée de l'héritage crée-trouvé-reçu, exprimée quelques pages auparavant : «... il est particulièrement juste de dire que la civilisation *donne* (*schenkt*) à l'individu les idées (religieuses), car il les *trouve* déjà existantes, elles lui sont *présentées* toutes faites, et il ne serait pas à même de les découvrir tout seul. Elles sont le patrimoine d'une suite de générations, il en *hérite*, il le *reçoit*... » (trad. fr. p. 30 ; G.-W., XIV, p. 343, souligné par R. Kaës). On y reconnaîtra la préfiguration parfaitement claire de la conception winnicottienne de la culture⁷, et l'on notera certainement que Winnicott, comme Freud, établit un rapport étroit entre celle-ci et l'expérience de la rupture⁸. Proche de cette ligne de pensée me paraît se situer J. Guillaumin qui, dans l'étude sensible et vigoureuse qu'il fait de l'étayage et du

7. « J'ai employé le terme d'expérience culturelle en y voyant une extension de l'idée de phénomènes transitionnels et de jeu (...) En utilisant le mot de culture, je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel des individus et des groupes peuvent contribuer et d'où chacun de nous pourra tirer quelque chose, si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons » (Winnicott, *Jeu et réalité*, 1975, p. 137).

8. Cf. R. Kaës (1976, 1977, 1979), sur la problématique de la rupture et de l'élaboration de l'expérience de la rupture (transitionalité). Le concept d'étayage, comme l'expérience de la perte et de l'appui retrouvé-retrouvé dans une reprise transformatrice, est central dans la notion de transitionalité.

désir d'objet dans la création picturale, écrit à propos des rapports du motif et du fond dans la peinture : « La vocation du fond n'est pas d'être réservé à la fonction d'ouverture qui ne s'y manifeste qu'à la manière d'une force de rupture. La réassurance provient au contraire essentiellement de caractéristiques inhérentes au fond, qui lui donnent le pouvoir de recueillir ce qui autrement se perdrait (...) C'est là ce que nous entendons par fonction d'étayage... » (J. Guillaumin, 1978, p. 738).

Le fond (le corps, la mère, la civilisation, l'œuvre) n'a d'effet d'étayage — et de réassurance contra-dépressive — que par la rencontre avec une limite qui fait *tenir-ensemble*, être.

Dans un autre texte anthropologique, *Malaise dans la civilisation* (1930), Freud articule détresse, dépendance et angoisse devant le retrait d'amour avec la genèse du sentiment de culpabilité ; il explique ainsi la soumission de l'homme à une influence étrangère qui lui fera considérer ce qui est bien et ce qui est mal. La raison de cette soumission « est facile à découvrir dans sa détresse et sa dépendance absolue d'autrui, et l'on ne saurait mieux la définir qu'angoisse devant le retrait d'amour (*Liebesverlust*). S'il lui arrive de perdre l'amour de la personne dont il dépend, il perd du même coup sa protection contre toutes sortes de dangers... » (G.-W., XIV, p. 483 ; trad. fr. p. 81). Quelques lignes plus bas, Freud qualifiera d'angoisse « sociale » (« *soziale* » *Angst*) l'angoisse devant le retrait d'amour (*Angst vor dem Liebesverlust*, G.-W., XIV, p. 484). Ce thème est présent dès 1926 dans *Inhibition, Symptôme, Angoisse* (G.-W., 170 ; trad. fr. p. 68) lorsque Freud distingue dans la genèse de l'angoisse sociale le noyau du Surmoi qui correspond à l'instance parentale introjectée et « cette partie du Surmoi qui s'est développée ultérieurement en prenant appui sur le modèle de (*in Anlehnung an*) prototypes sociaux ».

4) *L'appui et le passage : la problématique de l'étayage est celle de l'explication en psychanalyse*

L'analyse des textes de Freud aura permis de dégager l'évolution du concept d'*Anlehnung* dans sa pensée, de repérer les étayages nécessaires à la vie psychique, et de situer le processus constitutif du psychisme humain comme résultant de la détresse originaire et de l'angoisse « sociale ». Nous avons établi que la notion de *Anlehnung* était composée de trois sens : d'appui ou d'étaï, de modèle, de reprise. C'est essentiellement par cette troisième signification, littéralement celle de l'entrebâillement, que nous avons accès à la problématique originale de l'étayage : celle du passage, de la transformation, de la *reprise*, comme l'ont justement formulé J. Laplanche et F. Ganthet.

D'un point de vue historique et conceptuel, on remarquera que Freud marque l'articulation entre *Anlehnung* et *passage* à propos de la notion de pare-excitation (*Reizschutz*) dès 1895. Les remaniements de cette notion, jusqu'en 1938, vont faire intervenir le concept du Moi et prendre en considération le rôle activement protecteur de la mère, dans son rapport au corps et à la peau de l'enfant et dans son activité psychique. Il serait juste d'associer à ce que Bion a décrit dans la fonction *alpha* une fonction de pare-excitation, de reprise élaborative et de contenant actif : ce que j'ai nommé une fonction conteneur, pour assumer ces trois dimensions, est donc une fonction d'étayage.

On remarquera aussi que la théorie des zones corporelles érogènes (1905) va proposer une homologie de situation entre les zones : « La zone anale est en ceci similaire à la zone labiale, par leur situation appropriée (*durch ihre Lage geeignet*), qu'elle permet un étayage de la sexualité sur d'autres fonctions corporelles » (G.-W., V, p. 86). En fait, il ne s'agit pas seulement d'une homologie de situation, mais encore d'une *homologie de structure et de fonction* : en effet la zone labiale et la zone anale, la zone génitale, de même que la peau ont en commun une « situation appropriée » au *passage* et au *contact* : passage entre deux espaces, frontières entre l'ouvert et le fermé, le dedans et le dehors.

Il y a ainsi, dans le concept d'étayage, une dimension de perte et de reprise (re-prise) formatrice, à travers lesquelles s'inaugure la qualité psychique, qui advient dans un appui, que l'on pourrait dire paradoxal, sur un « objet » dont le destin est d'être en même temps un non-objet, sur une continuité qui ne se constitue comme telle qu'à émerger dans l'expérience du discontinu.

Le modèle freudien de 1905 pointe l'aspect majeur de l'étayage : c'est sur l'absence et le manque de l'objet que s'effectue un mouvement psychique princeps qui va ouvrir une voie nouvelle — celle de la mentalisation —, faire apparaître des objets nouveaux (l'objet du fantasme) et des relations d'objets dans lesquelles prédomineront les aspects transformateurs de la relation (c'est dire d'emblée les fonctions organisatrices de la mère et du père). Ce qui est remarquable en effet, c'est que le corps soit ici à la fois le fondement (appui originant, modèle) et la métaphore (re-prise) du processus d'étayage, mais dans un mouvement parallèle et tout aussi structurant qui cette fois est produit par un « phénomène psychique » déjà là, et qu'il convient d'appeler « la mère » inséparable du réseau symbolique, groupal, sociétal qui la contient.

Ce qui est remarquable encore, c'est que, dans la théorie du choix de l'objet par étayage, ce soit toujours sur le *manque de l'autre* que s'organise un processus psychique qui va conduire à investir, par déplacement et dérivation, par *transformation*, un objet nouveau pris dans un réseau d'étayages. C'est dans ce mouvement de perte et d'écart que l'étai (objet

solide, permanent et ferme) se constitue comme objet psychique indissociable d'un réseau de relation d'objets.

On aperçoit de nouveau ici l'articulation fondamentale de l'identification, projective et introjective, avec le processus et la relation d'étayage, dans ce moment où s'effectue un mouvement d'entrouverture, dans ce temps de la reprise, dans cet espace d'ouverture ou de fermeture, comme entre la bouche et le mamelon, entre l'enfant et la mère, entre le dedans et le dehors, sur la limite.

La dimension de l'entrebâillement qui compose *Anlehnung* ne désigne pas seulement le passage, et l'ouverture et la fermeture des espaces ; la métaphore pointe le risque que la re-prise de l'autre côté ne s'effectue pas : qu'entre les deux ordres, les deux espaces il n'y ait que confusion, absorption, suture. Pour que l'étayage — processus constitutif du psychique — s'effectue, il est impératif que l'étai ne fasse pas corps avec ce qui s'y étaye, alors même qu'une similitude entre l'étayant et l'étayé est requise. Le concept d'étayage indique expressément que les éléments en appui sont à la fois *séparés et ouverts* sur une de leur face. La notion d'entrouverture indique cette *frontière* et cette *reprise*.

C'est bien là ce que Bion décrit dans la fonction *alpha* de la mère : l'externalisation d'un contenu dans un autre contenant ouvert, distinct et actif *modifie, en l'appareillant en partie au nouveau conteneur*, le contenu incontenable et en rend possible la reprise transformatrice. C'est un de ces appareillages que j'ai appelé *Appareil psychique groupal*, et nous pouvons dès lors envisager le fonctionnement et les emboîtements de rapports entre des appareils psychiques dual, familial, institutionnel.

Ces considérations sur l'étayage introduisent directement la question capitale de la causalité psychique. Le rapport du Moi et du corps n'est pas, chez Freud, comme l'a montré F. Gantheret, un rapport de détermination univoque et direct : ce rapport est de *dérivation*, ou de reprise : « Le moi est en dernier ressort dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui naissent de la surface du corps... Il peut ainsi être considéré comme la projection mentale de la surface du corps » (S.E., XIX, p. 26, trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis). F. Gantheret (1971, p. 142) commente ainsi ce texte : « Cette projection marque une distance ; dérivation : un chemin et une transformation de l'un à l'autre, du biologique au psychique, du corps réel au corps dans le fantasme. » Pointant dans la notion d'étayage cette dimension de l'entrebâillement, c'est-à-dire à la fois séparation et communication dérivée, Gantheret décrit, en les opposant comme il me semble juste de le faire, le caractère statique de l'étayage réduit à l'appui, et le mouvement impliqué dans l'entrebâillement et la reprise : « L'étayage nous fournit l'image architecturale de rapports quasiment spatiaux et statiques entre les besoins du corps biologique et les pulsions sexuelles ; l'entrebâillement de la porte nous suggère une modalité de passage d'éléments d'un côté à l'autre : leur

écoute et leur *reprise*, de l'autre côté de la porte, dans le drame qui s'y joue. On peut se demander s'il ne s'agit pas là d'une frontière, délimitant le champ du symbolique, le champ psychanalytique. Le mode de franchissement de cette porte — faut-il dire l'acte de constitution du symbole ? — reprise d'un élément dans un autre texte, métaphore, nous en rappelle un autre : les rapports entre le champ du fantasme et le champ de la réalité socio-politique. J'ai essayé de montrer, dans un travail antérieur, que les éléments constitutifs de la réalité socio-politique trouvaient dans le fantasme une reprise métaphorique, qui plaçait l'un en position paradigmatique de l'autre. Nous aurions donc à placer le champ du fantasme et de la sexualité comme étendu entre ces deux portes entrebâillées, comme constitué de la *double reprise*⁹. »

C'est là pointer une autre articulation, que Freud indique explicitement dans les *Trois essais*, entre étayage et sublimation de la sexualité. C'est encore le terme de dérivation que Freud utilise pour qualifier la reprise transformatrice qu'est la sublimation lorsqu'il écrit en 1910 dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* : « L'observation de la vie quotidienne nous montre que la plupart des hommes réussissent à dériver (*leiten*) des parties très considérables de leurs forces instinctives sexuelles au service de leur activité professionnelle. L'instinct sexuel est tout particulièrement approprié à de pareils apports ; étant donné de la faculté de sublimation, c'est-à-dire capable d'abandonner son but immédiat en faveur d'autres buts non sexuels et éventuellement plus élevés dans l'estimation des hommes. » (*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, G.W., VII, 145 ; trad. fr. p. 31).

Ainsi, le rapport entre le psychisme et l'environnement maternel, entre le psychisme et le socio-politique, entre le *psychisme* et le *groupal* n'est pas un rapport de reproduction spéculaire (*Spiegelung*) de l'Un dans l'Autre, reflet abyssal qui abolirait ces catégories mêmes (la psychose

9. C'est moi qui souligne. Il me semble que Gantheret donne là une formulation précise de ce que j'ai appelé le double étayage. La suite du texte mérite d'être entièrement citée, car j'aurai l'occasion de m'y référer plus loin : « En ce sens, poursuit-il, la construction de l'ouvrage de Schilder est exemplaire, qui place la "structure libidinale de l'image du corps" entre ses bases biologiques, et une "sociologie de l'image du corps". Il serait, dans le même ordre d'idées, intéressant de s'interroger sur le sens de la trajectoire de Reich ; sa négation du fantasme l'amène à privilégier tour à tour, ou ensemble, ces deux champs contigus et marginaux que sont la lutte des classes, d'une part, et le biologique, d'autre part. Un ensemble délirant naît de cette double diversion. Réalité socio-politique, comme réalité biologique, ne sont présentes dans le fantasme que par une reprise métaphorique, en négatif. C'est cette négativité qui est constitutive du fantasme ; si elle vient à faire défaut alors ce qui était lié dans le champ symbolique se met à "parler" pour soi, non plus dans la négativité, mais en quelque sorte en positif, le discours désymbolisé du délire. Ainsi le corps se met à parler pour soi, que ce soit l'orgone de Reich, ou le corps dans la psychose » (Gantheret, 1971, p. 143).

pourrait être ainsi décrite) : ce rapport est celui d'une *reprise transformatrice* ; j'ai tenté de montrer que, précisément, l'idéologie y échoue, là où le mythopoétique se constitue (R. Kaës, 1980).

L'explication que met en œuvre le concept d'étayage est celle-là même de la réalité psychique. A propos du débat lancé par les élaborations de Bowlby à partir des observations des ethnologues sur l'attachement, D. Anzieu (1974, p. 144) souligne l'écart insurmontable entre l'explication biologique et l'explication psychanalytique : celle-ci vise ce qui se joue dans l'appareil psychique à l'occasion de l'exercice des fonctions corporelles nécessaires à la vie, à l'occasion du développement neurobiologique, à l'occasion du contact et des fonctions de la mère, du père et de la société, mais non directement à cause de ceux-ci ou de ceux-là.

Lorsqu'il s'interroge en 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* sur l'origine possible des refoulements originaires, Freud écrit (je souligne) : « Il est tout à fait *plausible* que des facteurs quantitatifs comme la trop grande intensité de l'excitation et l'effraction du pare-
excitation soient les premières *occasions* des refoulements originaires » (*die nächsten Anlässe der Urverdrängungen sind*, G.-W., XIV, 121).

II. ETAYAGE MULTIPLE ET STRUCTURATION DU PSYCHISME

L'étayage est un des processus majeurs de la construction du psychisme : de ses structures, de ses contenus et de ses fonctionnements. Telle est la conclusion qui insiste lorsque l'on procède au dégagement du concept d'*Anlehnung* tout au long de l'œuvre de Freud, à travers la diversité de ses chantiers d'analyse. L'histoire du sujet est celle de ses étayages : appuis, modèles, dérives-reprises. Dans ces trois dimensions se constituent les mécanismes et les formations de l'anaclitisme, de l'identification et de la sublimation, sur lesquels reposent les processus du lien et de la mentalisation. Le concept d'étayage tente de rendre compte des relations cruciales de la psyché, du corps, du groupe et de la culture. L'étayage est le processus psychique de base qui soutient, modèle et rend possible le lien de dérive entre ces ordres de réalité, en les rabattant en quelque sorte dans la réalité psychique. Entre les différents objets que l'étayage transforme, des relations de substitution, d'équivalence, de hiérarchisation s'établissent. La notion que le psychisme se structure sur un processus d'*étayage multiple* devrait pouvoir assumer ces propositions théoriques et ces données cliniques : l'étayage est multiple, réticulaire, mutuel et critique. Soutenir cette hypothèse est une entreprise de longue portée, et je devrai seulement en ébaucher l'esquisse.

1. L'étayage multiple, réticulaire, mutuel, critique

L'étayage est *multiple*. L'analyse de l'étayage paradigmatique, celui de la pulsion sur les besoins et les fonctions nécessaires à la vie, engage d'emblée une multiplicité d'objets et de formations psychiques sans lesquels la pulsion elle-même ne peut advenir comme formation spécifique. Aussi présuppose-t-elle et constitue-t-elle l'objet et, en en faisant basculer le statut du besoin vers le sexuel, l'inscrit-elle dans un réseau de formations psychiques — intrapsychiques et interpsychiques. L'étayage du Moi et des objets sur la « mère », celui des systèmes de lien et de la mentalisation sur la culture et sur le groupe, les étayages internes sur les objets ou les idéaux sont les formes remarquables de cette structuration psychique : le modèle freudien du pare-excitation (*Reizschutz*) ou du choix d'objet selon le type par étayage suggère une représentation du processus même de l'étayage multiple. Tous ces étayages se forment sur le modèle tridimensionnel de l'étayage *princeps*. C'est ce même modèle qui régit les relations complexes entre les étayages. Toutefois, une des trois dimensions de l'étayage est plus particulièrement responsable de sa multiplicité : celle-là même qui détermine la qualité psychique, l'entr'ouverture-reprise-dérive.

L'étayage est *réticulaire*. Distincts, les étayages sont interdépendants : ils s'organisent en réseaux, dans lesquels jouent des complémentarités, des suppléances, des antagonismes. Ainsi, l'étayage de la pulsion dépend de l'expérience de la mère dans la présentation et dans la succion du sein, et cette expérience a une signification dans le groupe et dans la culture, elle a un sens pour le père. La perte du sein comme objet nourricier est la condition de son invention comme objet sexuel, et ce qui est alors établi, par l'introjection et dans le fantasme, c'est un *ensemble de relations* dans lequel sont inclus la valeur pulsionnelle et la signification culturelle, le sens pour l'autre. Je soutiendrai donc cette position que la relation à l'objet qui se forme corrélativement dans l'étayage de la pulsion est d'emblée une *relation d'objet*, dont le rôle et la fonction, en s'intériorisant, sera de rendre possible l'établissement de relations complexes avec les objets externes. Ce qui, par l'intermédiaire de l'expérience de la mère, se forme dans le réseau d'étayage à partir de sa position dans un ensemble intersubjectif *socialement* structuré par la loi paternelle, ce sont les structures mêmes du psychisme : à l'occasion de la satisfaction des fonctions vitales, un réseau d'étayage est ouvert ou fermé au nouveau-né, réseau basique de l'anaclitisme, des identifications et des sublimations.

L'étayage est *mutuel* : j'ai insisté, de ce point de vue, sur la corrélation pulsion-objet, Moi-« Mère ». Dire que l'étayage est mutuel, c'est marquer une certaine réciprocité entre les deux termes de l'étayage, entre l'étayant et l'étayé. L'expérience de la perte nous en fait convenir : la perte de l'objet externe est le deuil d'une partie de Soi. Le concept de relation

d'objet le précise : le sujet et l'objet s'étaient mutuellement et leurs vicissitudes sont celles de l'anaclitisme, de la modélisation, de la perte et de la reprise. Freud, dans son texte sur Léonard de Vinci, en exprime tout l'enjeu : « L'amour de la mère pour le nourrisson qu'elle nourrit et soigne est quelque chose d'autrement profond que son affection ultérieure pour l'enfant qui a commencé de croître. C'est une relation d'amour comportant la satisfaction plénière, et qui comble non pas seulement tous les désirs psychiques, mais assouvit aussi tous les besoins physiques. Et si elle représente une des formes du bonheur accessible aux humains, cela tient en grande partie à la possibilité qu'offre la relation entre la mère et l'enfant de satisfaire en même temps, sans reproches, des désirs anciens, refoulés, et qu'on devrait qualifier de pervers » (G.-W. VIII, 185 ; trad. fr. p. 110). Que l'étayage soit mutuel rend compte de ce que j'ai appelé les effets de gérance (ou de transfert) d'un objet dans un autre, ou d'un ordre (intra-psychique) à un autre (groupal), effets qui fondent l'*identification*.

L'étayage est *critique*. Si l'on admet que les formations psychiques sont multi-étagées (ainsi les identifications, la parole, le Moi), des variations qualitatives ou quantitatives dans l'organisation réticulaire et dans les relations mutuelles engendrent des perturbations remarquables, critiques. Le dérèglement provoque ou la paralysie du fonctionnement psychique ou son hyper-excitation, jusqu'au seuil d'une reprise et d'un nouvel équilibre. De ce point de vue, l'étayage lui-même est le modèle d'une résolution de crise : par la transformation de l'objet fonctionnel (le sein nourricier) en objet sexuel (le sein fantasmatique). En mettant en évidence ce passage d'un ordre (biologique) à un autre (psychique), on sera attentif à la précarité de ce passage, aux avatars de cette dérive. Selon cette perspective, le psychisme se présente, dans sa qualité propre, comme mouvement et construction : mouvement d'étagages et de désétagages, d'ouvertures et de fermetures, de crise et de création, mouvements qui supposent des structures relativement immuables ; de telles structures sont fournies par la configuration individuelle des étagages fondamentaux propres à une personne ou à un ensemble de personnes formant un groupe. Ainsi chez Freud la défaillance d'un étagage fondamental déclenche toujours chez lui — jusqu'à sa mort — un mouvement de dépression, puis le recours à un étagage disponible à partir duquel il peut reprendre appui et modèle, et entreprendre un travail de réaménagement créateur.

L'expérience dépressive, dans sa dimension critique, met en jeu une dimension de l'étagage dont il a été peu question jusqu'ici : il s'agit de l'auto-étagage ou de ce que J. Guillaumin (1976) a désigné comme l'*anaclitisme interne*. Son hypothèse, qui pourrait rendre compte de manière précise des observations de Bettelheim sur la fonction auto-étagante du penser dans la situation de survie, est que les défenses contre

la dépression ont toutes pour fonction de pallier la situation de déficit qui affecte les structures intra-psychiques et entraîne l'effondrement énergétique. De telles défenses visent soit à réparer les structures déficitaires, soit à les remplacer par d'autres, artificielles, soit à épargner massivement l'énergie disponible. Ainsi la défense maniaque tendrait « à renflouer massivement et radicalement... l'état de charge de l'appareil psychique, dont les structures d'appui sont défailtantes ou effacées... mais en maintenant un état de charge sans structure » (p. 1062). Un autre type de défense consiste dans la recherche de structures internes empruntées à des objets, et destinées à remplacer ou à renforcer les structures internes défailtantes. La ligne générale est alors celle de la dépendance et de l'anaclitisme. Cette solution peut prendre deux formes, parfois successives et amalgamées, et elle peut concerner une personne ou un groupe. La première forme consiste dans la dépendance à l'égard d'un objet auxquels sont transférés les choix, les régulations et les structures de l'objet interne. Tout comme j'avais proposé de considérer le groupe comme un *appareil prothétique* dans les situations de crise et de désétayage, J. Guillaumin parle d'*organisation auxiliaire* placée en surimpression par rapport à la structure défailtante du dépendant. La seconde forme de dépendance est l'*idéalisation*, qui consiste à entretenir en soi une image parfaite de l'objet, capable de fournir sans intermédiaire un modèle et un inspireur constant : « *Cet anaclitisme interne à l'égard d'une sorte d'enclave magique dans le Moi... bouche, au lieu même où il se trouve placé, le trou des structures intra-psychiques déficitaires ou abimées, empêchant l'énergie de fuir par cette voie d'eau* » (*ibid.*, p. 1062).

Dans un autre domaine, mais toujours dans des situations de dérèglement psychique, R. Roussillon (1978) a montré que dans les situations de transfert paradoxal, du type de celles qu'a décrites et élaborées D. Anzieu (1975), le Moi ne peut trouver ni un étayage externe (sur l'analyse), ni un étayage interne (soit un auto-étayage sur la mère-environnement intériorisée en assise corporelle du Moi). Comme l'a remarqué Roussillon, le processus de l'auto-étayage (anaclitisme interne, étayage interne) est proche à certains égards de l'*auto-cure* dont parle Masud Kahn à propos de ces sujets qui se cherchent un pare-excitation ou un contenant de remplacement. J. Guillaumin l'a noté : la fonction de défense maniaque est un élément majeur de cette entreprise, dans la mesure où elle constitue un auto-système de protection contre les empiètements internes et externes.

Ces approches de l'auto-étayage illustrent la fonction de l'anaclitisme interne dans la préservation vitale de l'activité psychique ; elles ont en commun de développer une idée déjà présente chez Freud lorsqu'il écrit en 1914 dans *Pour introduire le narcissisme* (G.-W., X, 153) que « les pulsions sexuelles s'étaient sur les positions du Moi » : il s'agit là d'un

processus d'étayage interne. En effet, plus précisément, le processus d'auto-étayage introduit la ressource du narcissisme et des formations narcissiques contre les défaillances de l'objet. C'est dire l'importance de l'auto-étayage dans le mouvement même de la reprise, c'est-à-dire dans la composante créative de l'étayage pour autant que l'anacritisme interne « ne bouche pas le trou des structures intra-psychiques déficitaires ou abîmées » (J. Guillaumin, *ibid.*).

Je voudrais, pour situer l'intérêt clinique de cette démarche, évoquer une situation de *désétayage* multiple, qui dévoile les dimensions mutuelles, réticulaires et critiques de l'étayage.

Dans les écarts provoqués par la déstabilisation des cultures se fait quelquefois entendre une parole inouïe, perce un cri inaudible et, le plus souvent, s'inscrit dans les corps l'achoppement d'un désir qui reste en souffrance et que le groupe étouffe. Qu'entendons-nous lorsque la menace narcissique qui pèse sur la génération même se fait discours ? lorsque, à propos de la demande d'avortement, se conjuguent, au lieu du corps de la mère, les rapports du fantasme du groupe et des corps ?

Les toutes premières recherches sur la demande d'interruption volontaire de grossesse (M. Huet, 1979, A. Poquet, 1979) pourraient mettre en évidence le mouvement complexe de l'étayage multiple. Et tout d'abord du désétayage, en cela que la demande d'interruption volontaire est la résultante d'une situation de détresse : la demande d'avortement signale paradoxalement une perte de l'étai et la demande d'une sauvegarde du corps menacé par le fœtus. Les psychologues qui ont eu à assurer des entretiens pour en recevoir et/ou élaborer la demande, au cours des consultations d'interruption de grossesse, ont été sensibles à l'importance du fantasme de désintégration du corps par la grossesse et par l'accouchement, menace qui souvent s'accompagne de ce que Winnicott désigne comme la « crainte de l'effondrement », crainte d'un effondrement qui a *déjà eu lieu*. La menace dont il s'agit serait alors celle d'une réactualisation d'un effondrement du Moi sur le corps, une menace telle que, dans la détresse des origines, le Moi se figure corporellement morcelé. Il s'agit aussi de la menace à l'endroit de ce corps fantasmé qui marque pour la fille l'angoisse de la castration.

La demande d'avortement réactualise, par la grossesse, la précarité d'un autre étayage capital, celui de la mère sur son enfant, et dont la qualité dépend de ses propres étayages corporels, maternels et groupaux. La grossesse renvoie en effet, par régression généalogique, à l'étayage de l'enfant sur la mère, c'est-à-dire de la fille (devenant-refusant d'être mère) sur sa propre mère.

M. Huet a bien mis en évidence que certaines demandes d'avortement expriment essentiellement pour la fille le refus d'être mère à son tour, afin de se maintenir ainsi comme l'enfant éternellement appuyé sur sa propre mère : enfant éternel et merveilleux étayé sur le narcissisme

parental. Le défaut de l'étayage tient ici à une suture dans l'espace de la reprise étayante. Une telle reproduction narcissique va requérir que cette représentation, parfaitement spéculaire, soit abolie en fait sous la forme de l'enfant avorté.

D'autres dimensions de la demande peuvent être prévalentes et s'articulent avec celle-ci : la tentation, qui *avorte*, de trouver pour le couple un appui et un soutien dans un enfant, au même moment où se joue une séparation, un deuil, un abandon ou un divorce (D. Lefrère, A. Poquet), ou encore la possibilité même de fournir à l'enfant une place et un appui vivant dans la structure familiale qui se révèle défaillante, l'enfant à venir ne pouvant « s'étayer » que sur une place de mort. Il semble donc que la question centrale de la demande d'I.V.G. concerne l'impossibilité pour la mère de s'étayer sur son propre corps, sur son contenu et sur sa propre mère.

Ce mouvement de désétayage suscite souvent, ne serait-ce que dans le soutien destiné à en rationaliser les conséquences, la quête d'un appui sur un groupe ou sur des mentalités, appuis dont la fonction est complexe. M. Huet note avec raison que si la demande d'avortement a pu témoigner d'un certain refus de l'ordre masculin, elle s'est accompagnée de la création d'un *corps social féminin*, dont les manifestations polymorphes : mouvements féministes, groupes de femmes, recherches d'une parole, d'une écriture et d'un style féminin, ont été et sont autant de tentatives pour trouver des étayages dont le destin demeure incertain, puisqu'il peut aussi bien se présenter dans une fonction prothétique suturante, où l'idéologie s'affirme comme l'impensé du corps, que dans une reprise élaborative s'entr'ouvrant sur un désir d'enfant, qu'une mère et un père auront mis au monde.

*
**.

Dans ces mouvements d'étayage mutuellement emboîtés, le narcissisme est la commune référence qui accompagne la retrouvaille de l'objet. Et l'on bute ici sur la distinction entre le choix d'objet selon le type de l'étayage et le choix d'objet narcissique, distinction et opposition que Freud formule en 1914 lorsqu'il introduit le narcissisme dans la théorie psychanalytique. On y lit que le narcissisme primaire de l'enfant peut se *déduire* de l'attitude des parents envers leurs enfants : on y reconnaît « la reviviscence et la reproduction de leur propre narcissisme » ; surestimation, dédommagement narcissique, cette généalogie assure la continuité des investissements de l'espèce dans l'ordre de l'immortalité : « Le point le plus épineux du système narcissique, cette immortalité du Moi que la réalité bat en brèche, a retrouvé un lieu sûr en se réfugiant chez l'enfant »

(trad. fr., p. 96 ; G.-W., X, 157-158), qui y trouve un fondement, une origine et un appui.

La notion d'un *étayage du narcissisme* est ainsi introduite par Freud lui-même, qui écrit : « L'amour des parents, si touchant et, au fond, si enfantin, n'est rien d'autre que leur narcissisme qui vient de naître et qui, malgré sa métamorphose en amour d'objet (*Objektliebe*), manifeste, à ne s'y pas tromper, son ancienne nature » (trad. fr. p. 96 ; G.-W., X, p. 158).

Un tel étayage manifeste une des caractéristiques des états multiples : il est un appui mutuel des parents sur l'enfant et de celui-ci sur ses parents. Le corps érogène est le moyen et l'un des enjeux de cet étayage. A juste titre, les analyses de l'image du corps qui nous sont proposées aujourd'hui mettent davantage l'accent sur les *investissements* qui s'y déposent que sur les représentations qui s'en forment : le corps est un corps investi dans un système de relations, nous savons mieux cela aussi depuis Merleau-Ponty (1945). Corps touché et soutenu, corps manié et marqué par la mère, mais aussi par l'ensemble du groupe familial, et, au-delà, par tous les acteurs sociaux de la corporéité : guérisseurs, médecins, guerriers, éducateurs, initiateurs sexuels. Ces touchers impriment à la sensorialité et à la motricité ses zones d'ouverture et de fermeture, ses mouvements vis-à-vis d'autrui et du monde : un film remarquable de S. Valantin sur le massage du nourrisson chez les Wolofs du Sénégal avait, bien avant les recherches de F. Leboyer, montré cette dimension familière à tous ceux qui ont approché la culture négro-africaine.

Mais ces contacts directs de corps à corps ne sont efficients dans l'ordre psychique que pour autant qu'ils sont soutenus par les *systèmes d'étayage (et de projection)* d'autrui sur le corps de l'enfant : fantasme, désir et discours des parents soutenus eux-mêmes par leur propre position dans la chaîne trans-générationnelle. Ce sont ces systèmes d'étayage et de projection, dans leur double expression psychique et culturelle qui structurent l'image du corps et fournissent ainsi au narcissisme son second point d'étayage, sur le « corps social ».

L'enfant de la représentation narcissique n'est « l'enfant merveilleux » (cf. aussi S. Leclair, 1975) que d'une double procession : celle de son propre narcissisme étayé sur le narcissisme maternel, parental, familial ; celle du narcissisme parental étayé sur celui du groupe et de la société. Les plaisirs mutuels de l'allaitement et des soins primaires, ceux des échanges de regards, de touchers, de soins, de chaleur et d'odeurs, ne trouvent leur expressions et leur satisfaction que dans le cadre d'un système socio-culturel. Certes, l'enfant n'est pas identiquement « merveilleux » dans toutes les périodes de l'histoire (P. Ariès, 1960) ni dans toutes les cultures : mais ces variations mêmes, qui ne sont pas sans conséquences sur le destin de chacun, ni sur celui du groupe social,

rèvent la permanence de ce double étayage, condition de toute vie humaine, motif central du conflit vital entre les exigences du narcissisme du sujet individuel étayé sur le narcissisme parental, et les exigences du narcissisme sociétal. C'est là une des dimensions du contrat narcissique (P. Castoriadis-Aulagnier, 1976). En effet, le narcissisme primaire de l'enfant ne peut se constituer comme ce qui rassemble, unifie et relie, que dans la mesure où celui de la mère est lui-même assuré dans la généalogie qui assure la continuité des investissements de l'espèce. Ceci dans un premier temps. Viendra, comme le dit A. Missenard (1976), le temps de la chute et de la rupture de l'unité maternelle : la mère est « prise » et désire ailleurs. L'ordre sociétal assure sa continuité sur cette rupture même.

2. Emboîtements, espaces intermédiaires, contrats d'étayage

L'analyse lexicographique et sémantique du concept d'*Anlehnung* a mis en évidence que parmi les composantes du concept freudien les processus constitutifs majeurs de l'étayage résident dans le *passage* d'un ordre à un autre et dans la *reprise* d'un ordre par un autre. La reprise instauratrice d'un mouvement psychique ne peut s'opérer que dans l'expérience de la perte ou sous l'effet d'un désétayage. Ainsi l'étayage est la transformation dans et par l'intériorisation des objets, des relations d'objets, du lien, des processus. Cette re-prise, loin d'être un reflet, est une construction du dedans.

Imaginer un espace et un temps pour cette reprise, c'est imaginer un espace et un temps intermédiaires, que pourrait figurer l'image d'un sas entr'ouvert entre deux ordres hétérogènes. Un sas assure en effet les conditions d'une métabolisation : barrière de protection, espace de contact différé, lieu de transition, temps de distillation ; les métaphores ne manquent pas, dans la théorisation psychanalytique, pour évoquer ce travail du passage.

Entr'ouverture multiple et sas multiple dès lors, car il s'agit aussi des entr'ouvertures pratiquées entre les états eux-mêmes, sorte de circulations que l'on pourrait dire circumpsychiques, entre le corps et le groupe, entre la mentalisation et la socialité, entre la mère et le corps... Ces entr'ouvertures entre les états ouvrent le champ des permutations et des suppléances d'étayages.

Sans cette possibilité *interne* (psychique) d'utiliser sur le mode de l'étayage les propriétés de cette institution psychiatrique-là, Mary Barnes à Kingsley Hall n'aurait pas pu tenter d'unir la communauté pour ne pas tomber elle-même en morceaux. De la même manière, Freud ne soutient créativement sa vie qu'en trouvant dans son propre réseau d'étayage les ressources d'une re-prise qui, dans le deuil, lui offre le

modèle même de ce qu'il écrira sur le choix d'objet, sur le narcissisme, sur les institutions et sur la religion.

Le toxicomane interroge un autre type de rapport entre les étayages : dans la mesure où l'étayage de la relation d'objet orale et l'étayage du lien groupal entretiennent pour lui des rapports suturés de recouvrement et de suppléance sans reprise, ils assurent une continuité par l'équation — et non plus ici l'équivalence qu'avait établie M. Barnes —, de l'un et de l'autre, comme s'il n'existait pas d'espace d'étayage, pas d'écart entre l'un et l'autre. Un tel rapport désigne du même coup la pertinence des situations groupales dans le projet thérapeutique, dans la mesure où peuvent y être établies les circulations dans le réseau des étayages, à condition qu'il soit possible de les désuturer, de les délier. Car c'est bien sur le lien (et sur les lieux du lien) que porte l'hypothèse de l'étayage multiple. Ces emboîtements réciproques d'étayages, qui s'altèrent sous l'effet même de l'étayage, créent la tension spécifique de l'appareil psychique.

Ces espaces d'étayage sont des interfaces entre les états. Ils ont trois caractères principaux :

— *Primo*, ils constituent des espaces à double face dont le prototype est le *Reizschutz*, à la fois barrière de protection contre les excitations et barrière de contact : c'est la fonction assignée par Freud aux muqueuses, aux sphincters, à l'enveloppe pellicule — pour ce qui est du corps, et à la mère.

— *Secundo*, ces espaces d'étayage sont des lieux (théoriques) de la re-prise élaborative qui accompagne le passage d'un ordre (biologique - psychique) ou d'un niveau (mère - groupe) dans un autre.

— *Tertio*, de tels espaces présentent des caractéristiques qui en apparentent la nature et la fonction soit à ceux de l'espace transitionnel (ce sont donc des espaces paradoxaux), soit à ceux de l'espace suturé (ce sont donc des espaces d'empiètement et de fétichisation), soit enfin à ceux de l'espace vide (ce sont alors des espaces de mort psychique). Ces trois caractères déterminent l'orientation des différentes topiques de l'étayage.

On peut rapporter à ces différents caractères de l'espace d'étayage la mutualité du rapport entre l'étayant et l'étayé ; l'appui mutuel signifie que ce qui s'appuie est en mesure de servir à son tour d'appui à ce qui soutient. La relation mère-nourrisson-père peut ainsi être décrite, ou la relation groupale, ou encore le couple amoureux, ou le rapport pédagogique. La jeune femme au parapluie, dont j'évoquais la situation au début de cet article, n'avait pu constituer un espace ouvert entre elle et ses parents, entre elle et sa fille. Un groupe congloméré les imbriquait les uns dans les autres, et l'étayant se confondait avec l'étayé ; cette collusion imaginaire satisfaisait son désir de rétablir un espace psychique indifférencié : un espace originaire, préalable à tout étayage véritable.

Cette propriété de l'étayage d'être en appui mutuel (dans le cas de la jeune femme au parapluie renversé, cette propriété se constituera dans l'analyse) détermine l'espace du *contrat d'étayage* : j'entends par là le rapport de réciprocité dans le *plaisir* et le bénéfice de l'appui mutuel. On aura, je pense, une bonne approximation de ce qu'est le plaisir d'étayage si l'on songe au plaisir d'agrippement et de l'exploration, au plaisir d'être en groupe (ou en grappe), au plaisir de la pensée en colloque. Le plaisir de trouver un étayage en appui mutuel est tout autant celui de la complémentarité que celui de l'antagonisme (appui sur l'antagoniste). Un exemple de contrat d'étayage est celui qui associe le leader et son groupe : on décèle aisément les aspects narcissiques et objectaux de ce contrat (ce sont là des aspects constitutifs des objets et des formations intermédiaires). Le contrat d'étayage soutient le rapport transnarcissique que P. Aulagnier a décrit comme contrat narcissique, c'est-à-dire comme le rapport qui, sous le chiffre du narcissisme, celui de l'un, règle les relations de placement et de reconnaissance mutuelle entre l'individu et l'ensemble social.

3. Sur la genèse, la dynamique et l'économie des étayages

L'hypothèse même de la multiplicité des étayages questionne leur ordre et leurs relations. Rechercher une détermination en dernière instance, c'est-à-dire une priorité absolue, me paraît conduire à une impasse et à une occultation. Impasse, celle du positivisme posant radicalement et sur le mode de l'évidence, l'impossibilité d'une psyché sans corporéité matérielle. La spéciosité du raisonnement tient à ne pas définir plus avant ce que l'on entendra par corps dans un tel discours : corps biologique, base matérielle qui renverrait à une superstructure psychique émanante ? Ici, le point de vue freudien peut aussi s'infléchir dans une proposition inspirée par la logique positiviste : sans l'étayage original des pulsions sur l'exercice des fonctions corporelles nécessaires à la vie, il n'y a certes pas de choix d'objet sur le type de l'étayage. Une autre inflexion doit alors se faire entendre, qui dérange ce qu'une telle construction aurait de linéaire ; Freud l'affirme en 1914 dans *Pour introduire le narcissisme* : si ne se produit pas l'étayage *corrélatif* de la pulsion, de l'objet et du Moi sur le narcissisme parental, l'investissement corporel s'effectue dans des conditions où le *décollement* psychique par rapport à l'exercice de la *fonction* corporelle ne se produit pas. L'étayage sur la fonction psychique de la mère — nous le formulons mieux depuis Bion et Winnicott — est corrélatif de l'étayage de la pulsion (et de ses formations) sur l'exercice des fonctions corporelles de l'enfant. Il n'est pas soutenable de dissocier ce qui s'effectue à l'occasion de l'exercice de ces fonctions chez l'enfant de ce que la mère fournit comme appui, modèle et re-prise, c'est-à-dire le soutien participatif du *holding*, le maniement actif du *handling*, la présentation des objets, l'enveloppe sonore et le discours syntaxé et scandé qui accompagne cette présentation.

La seule prise en considération de ces fonctions de la mère n'est pas correcte, je l'ai déjà mentionné. D'abord parce que la positivité de ces fonctions est seule soulignée ; or l'étayage sur la fonction psychique de la mère ne s'effectue comme tel que dans la reprise, ce qui suppose l'expérience du manque, la perte de l'appui et du modèle, la *négativité* c'est-à-dire le *rythme* de la continuité-discontinuité. Ensuite parce que la reprise étayante ne peut engendrer un espace psychique interne différencié que dans la mesure où la fonction paternelle s'inscrit précisément dans la scansion et dans la syntaxation. Et cette fonction a une double inscription psychique (dans le désir) et sociale (dans l'interdit).

C'est dire que selon des modalités propres et complémentaires, l'étayage du psychisme sur les fonctions maternelles et paternelles s'organise selon le rythme de la continuité (narcissique, imaginaire) et de la discontinuité (objectale, symbolique), et que *d'emblée* cet étayage infléchit l'étayage de la pulsion, du Moi et de l'objet. Aussitôt que mis au monde, le nouveau-né s'étaye sur ce qui l'a précédé et fait naître, sur le fantasme et le désir, et sur le groupe qui le reçoit dans le croisement des générations. C'est pourquoi il m'a semblé qu'à un ordre linéaire et hiérarchique des étayages multiples, il était fécond de proposer la figure réticulaire de déterminants connexes, polycentrés, solidaires.

Il n'en reste pas moins que l'étayage *paradigmatique* dégagé par Freud doit être distingué pour sa valeur de modèle. Nous y repérons la position *corrélative* de la pulsion et de l'objet, l'articulation du champ psychique tel que le construit la psychanalyse à partir de ses deux bordures : la bordure biologique et la bordure sociale-culturelle, et le *pas* qu'il faut franchir pour en assurer la reprise psychique. La corrélation *psychique* pulsion-objet est le paradigme du passage, fait de rupture, entre ces deux champs et le champ psychique ; cette corrélation est aussi celle du fantasme, de sa *fondamentalité mixité*, celle de toutes les formations intermédiaires.

Ainsi la logique générative de l'étayage est celle de ces corrélats originaux, fondamentalement marqués par leur être-mixte : le fantasme, le Moi, la parole, le groupe sont des êtres-frontières, des *Grenzwesen*, qualité que Freud attribue au Moi.

Que les états soient disposés en réseau questionne leur organisation et leur spécificité. Les états et les modalités mêmes de l'étayage ne sont pas de même nature et ne remplissent pas les mêmes fonctions. Ils ne sont pas équivalents, bien qu'un jeu d'équivalence s'établisse, l'un fournissant une suppléance prothétique à l'autre, le groupe des semblables gérant, par exemple, certaines des fonctions maternelles lors du sevrage¹⁰, ou le groupe fournissant l'appui de l'illusoire « corps groupal »

10. Cf. la notion de Moi de groupe chez les Dogons dans l'étude de P. Parin et F. Morgenthaler (1967) ; cf. aussi mon étude sur les identifications multiples, les personnes-conglomérat et le Moi groupal (Kaës, R., 1983).

à un désétagage pulsionnel — oral par exemple —, c'est là une fonction d'appui du groupe pour les états-limites.

Emboîtements d'étais, précaires ou fermes, mouvants ou stables, leur organisation solidaire et plus ou moins complexe qualifie l'expérience que nous faisons de la réalité, de la consistance et de la continuité du monde¹¹. On peut alors formuler l'hypothèse, et la clinique l'inspire d'ailleurs avec insistance, qu'une perturbation grave survient ou bien lorsqu'un *étagage* nécessaire à la formation du psychisme *vient à manquer* irrémédiablement, sans possibilité de reconstituer dans un jeu de vicariance prothétique les étais indispensables à la vie psychique; ou bien lorsqu'une défaillance des étais se produit (désétagage): ou bien lorsque s'abolit l'espace de l'étagage, provoquant *une suture de l'étai* et de la formation psychique. L'analyse du groupe primaire fournit des cas de figure remarquables de ces perturbations et de leurs incidences pathologiques. La famille psychotique pourrait être caractérisée par l'abolition ou la suture des espaces d'étagage. Hors de ce cas limite et exemplaire, on peut penser qu'un jeu de désétagage-réétagage caractérise la modalité même d'un processus de transformation, de rupture et de création. Il est en effet remarquable que toute mouvance créatrice — qu'il s'agisse d'une œuvre d'art ou de la cure psychanalytique — a pour condition une perte d'étagage. L'œuvre même est alors moins le résultat de ce travail que le processus même du réétagage, de la re-prise. Ce que Paul Klee exprime admirablement en écrivant : *Werk ist Weg*, l'œuvre est la voie.

De ce mouvement j'ai proposé l'exemple à propos du rapport de Freud à son œuvre au moment où il met en évidence, grâce à l'étagage sur sa propre création, l'étagage du psychisme humain sur les œuvres de la civilisation. Freud a d'abord su retrouver ce processus chez un créateur. L'analyse qu'il propose de l'évolution de la *S^e Anne* du musée du Louvre à partir du carton de Londres en témoigne. Il donne tout même coup une analyse de la *représentation* du passage de la suture à l'ouverture dans la relation d'étagage. Freud montre comment, dans le carton de Londres, Léonard fait fusionner intimement les deux figures maternelles d'Anne et de Marie, et pourquoi le carton est antérieur au tableau du Louvre : « En partant du carton, on voit comment Léonard éprouva le besoin de faire cesser la fusion quasi onirique des deux femmes, qui répondaient à ses souvenirs d'enfance, et de séparer l'une et l'autre les deux têtes » (G.-W., VIII, 186-187; trad. fr. p. 113-114). Une réorganisation du tableau

11. Ainsi les systèmes utopiques et idéologiques fournissent la représentation imaginaire d'un monde doté d'une solidarité d'étagages fixes, figés dans des rapports de déterminations et de conséquences, qui font de ce qu'ils représentent des ensembles au plus haut point cohésifs et rationnels, parfaitement anti-dépresseurs et admirablement persécutés.

s'en suit, qui transforme la représentation du groupe (interne) de Léonard.

Ainsi, la répartition des investissements sur les différents états définit le problème économique de l'étayage multiple.

L'aspect dynamique concerne les conflits d'étayage, et ceci à différents niveaux : intra-psychiques, interpersonnels, groupaux, sociétaux. La dimension fondamentale de ces conflits apparaît même si nous précisons que les *états font partie du cadre* d'un individu ou d'un ensemble organisé d'individus. Aussi les conflits d'étayage sont-ils des conflits des cadres d'étayage de l'identité, ce qui les fait surgir au plan le plus décisif lors des remaniements structuraux des individus et des groupes.

4. Sur les relations entre étayage et identification

Les rapports entre étayage et identification sont explicites chez Freud dans trois principales considérations :

— soit qu'il mette en évidence la dimension du modèle dans l'étayage (*in Anlehnung an, im vorbildlich, nach dem Vorbild*), et il s'agit là d'une dimension commune avec celle de l'identification ;

— soit qu'il oppose le processus de l'identification à l'investissement objectal selon le type par étayage, au moment du complexe d'Œdipe du garçon par exemple ;

— soit qu'il montre, avec le cas Dora, comment le choix d'objet régresse jusqu'à l'identification.

Le chapitre 7 de « Psychologie des foules et analyse du Moi » (G.-W, XIII, trad. fr., 1981, p. 167) affirme à plusieurs reprises que « l'identification est la forme la plus originaire du lien affectif à un objet, [et que] par voie régressive, elle devient le substitut d'un lien objectal libidinal, en quelque sorte par introjection de l'objet dans le Moi ». Une telle régression est possible puisque l'identification peut être préalable à tout choix d'objet. Freud précise alors : « L'identification aspire à rendre le Moi propre semblable à l'autre pris comme modèle. »

Une telle proposition nous conduit à préciser l'équivalence partielle des mécanismes et des enjeux de l'identification et de l'étayage. Ainsi l'étayage du Moi sur la mère, d'où procède ultérieurement le choix objectal d'après le modèle de l'étayage, s'effectue selon la modalité du chercher appui et modèle sur la mère, dans la mesure où celle-ci assume les fonctions d'alimentation, de soin, de protection et d'unification nécessaires à la vie psychique de l'enfant.

Le mécanisme de l'identification intervient alors selon deux modalités différentes : soit en défense contre la séparation primaire d'avec la mère, et ne subsistent alors que les modalités adhésives des identifications, identifications fusionnelles dans lesquelles prédominent les rap-

ports de collage entre les surfaces pellicules, comme j'en ai jadis souligné l'importance dans les groupes¹². Ce type d'identification, mis en évidence par les travaux de E. Bick et de D. Meltzer, sont véritablement primaires et coïncident, à la lettre, avec l'appui. Elles sont mises en œuvre contre la coupure du lien, c'est-à-dire contre le décollement inaugural de la mère et de l'enfant. L'étaillage est à ce niveau initial, quasiment un comportement de *portage*, ou de *phorie*. Soutien du corps, maintien de la coïncidence et la double identité, de surface et de fonctionnement, de l'appareil psychique commun : de telles conduites sont fréquentes chez les mères d'enfants psychotiques ou chez les mères de garçons myopathes atteints de la maladie de Duchenne.

Un tel régime d'étaillage correspond non seulement aux identifications adhésives, mais aussi à la prévalence du noyau agglutiné, à la non-discrimination, et à la position glyschro-carique (J. Bleger). Les identifications adhésives sont donc antérieures au mécanisme de projection et d'introjection, et à l'utilisation du clivage comme mécanisme de défense. Dans ce cas, l'objet en tant que tel n'est pas constitué et l'étaillage n'est concerné que dans sa fonction élémentaire et partielle d'appui *suturant*.

L'espace d'étaillage se constitue au contraire par le mouvement de l'entr'ouverture qui rend possible la constitution de l'objet. L'identification peut alors régresser jusqu'à ce moment où par introjection dans le Moi alors constitué et différencié, l'objet peut fournir un étaillage (anacritique) au Moi déprimé. Dans ce cas, l'étaillage s'oppose au mouvement de l'identification secondaire, comme Freud le montre au début du chapitre 7 de « Psychologie des foules et analyse du Moi ».

Ainsi les relations entre identification et étaillage sont-elles en partie superposées : la valeur anacritique du groupe se fonde sur les mouvements de l'identification mutuelle de l'objet-groupe à l'objet perdu ou abandonné ; elle assume par là des fonctions de défense contre la séparation primaire, en maintenant les identifications adhésives.

5. Brèves remarques sur la structuration groupale du psychisme

J'ai avancé à plusieurs reprises cette hypothèse : il y a une structuration groupale du psychisme qui, pour une part, se forme par l'étaillage que trouve dans le groupement certaines de ses formations et certains de ses processus. Je limiterai ici mon propos à tenter d'expliquer en quoi il est

12. J'ai appelé identifications pellicules les identifications par la surface de la peau et non par la constitution d'un espace tridimensionnel interne/externe rendant possible le jeu des projections et des introjections (R. Kaës, 1976).

possible de soutenir l'hypothèse de l'étayage groupal du psychisme, renvoyant à une autre étude l'analyse de ce processus et de ses formations.

L'étayage est groupal en tant qu'il est d'abord la reprise dans le psychisme de l'expérience incontournable de la condition *groupale* de l'existence de l'être-humain. Reprise *dans le psychisme*, dans le fantasme, dans les identifications, dans la structure même du sujet, dans le langage et la parole, de ce qui assure les *fonctions sociales nécessaires à la vie*, et que le groupe présente, médiatise, représente. La loi d'humanisation qui structure la forme groupale d'existence et du devenir de l'être-humain est celle-là même qui structure le langage articulé dans la parole, formation intermédiaire spécifiquement humaine qui exprime et imprime le double rapport d'étayage du psychisme : au corps et au groupe.

Comme forme et structure d'étayage le groupe préexiste toujours au sujet. Au sens le plus précis, l'illusion groupale est dans la coïncidence de cette préexistence et d'une invention créatrice du groupe, dans l'illusion du sujet qui « invente », trouve et crée le groupe.

Tout comme les formations *psychiques* constituées par l'étayage de la pulsion *et* de l'objet sont sans cesse reprojctées sur le corps, ainsi les formations psychiques sont étayées sur le groupe. Corps et groupe sont à la fois les supports et les métaphores des relations d'objet et du narcissisme.

L'étayage est groupal dans une autre dimension, formelle celle-là. Multiple, réticulaire, mutuel et critique, l'étayage répond aux critères d'un ensemble dynamique doté de mécanismes de réglage et de transformation. Le concept psychanalytique le plus adéquat pour rendre compte de cette propriété est celui de *relation d'objet*. Et ceci pour plusieurs raisons : en effet les modalités et les dimensions du processus de l'étayage interrogent la position de l'objet, son rapport avec *les* objets, sa relation avec la constitution du sujet. Introduire l'objet, c'est introduire la dialectique entre le partiel et le total, l'élémentaire et l'ensemble ; c'est introduire le conflit, une organisation et des processus. On pourrait dire qu'il n'y a étayage que sur la relation d'objet corrélative de la pulsion et du sujet, de la même manière que l'identification est un processus qui ne concerne pas seulement un objet, mais le système de relation de cet objet avec d'autres objets et avec le sujet qui s'y trouve lié. Nous nous identifions à l'objet *et* au modèle de relation qui le soutient : *processus* d'idéalisation, *mécanisme* de défense, *mode* de fonctionnement¹³.

Les groupes endo-psychiques sont le résultat de ce double processus : d'étayage et d'identification, projective et introjective. Les groupes de

13. Mais introduire l'objet, c'est introduire non seulement sa défaillance, mais encore son au-delà ; pas seulement son *autre*, sa *négativité*. Et c'est là ce qu'occulte l'illusion groupale, la coïncidence dans l'étayage.

la réalité psychique sont des systèmes de relation d'objet internes qui se modulent dans les formes *groupales* des fantasmes originaires, des complexes familiaux, des imagos corporelles, des imagos de la psyché, des réseaux identificatoires.

Bibliographie

- ANZIEU (D.), 1974, « La peau : du plaisir à la pensée », in Anzieu (D.), Bowlby (J.), et al. : *L'attachement*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- BION (W.-R.), 1964, « Théorie de la pensée », *Revue Française de Psychanalyse*, 28, 1, 75-84.
- BION (W.-R.), 1965, *Transformations*, London, P. Heinemann.
- BION (W.-R.), 1967, *Second Thoughts*, London, P. Heinemann.
- BLEGER (J.), 1967, *Symbiose et ambiguïté. Etude psychanalytique*, Paris, P.U.F. (1981).
- CASTORIADIS-AULAGNIER (P.), 1975, *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, P.U.F.
- FREUD (S.), 1895, « Entwurf einer Psychologie », in *Aus dem Anfängen der Psychoanalyse*, London, Imago Publishing (1950). Trad. fr. « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F. (1956), p. 307-396.
- FREUD (S.), BREUER (J.), 1893-1895, *Studien über Hysterie*, G.-W., I, 77-312. Trad. fr. *Etudes sur l'hystérie*, Paris, P.U.F. (1967).
- FREUD (S.), 1905, *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, G.-W., V, 29-145. Trad. fr. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard (1968).
- FREUD (S.), 1905 *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, G.-W, V, 163-286. Trad. fr. in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F. (1954), « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) ».
- FREUD (S.), 1910, *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci*, G.-W., XIII, 128-211. Trad. fr. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard (1927).
- FREUD (S.), 1910, *Beiträge zur Psychologie des Liebeslebens*, VIII, 66-77, « Über einen besonderen Typus der Objektwahl beim Manne » ; trad. fr. in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., p. 47-55.
- FREUD (S.), 1910, *Die psychogene Sehstörung in der Psychoanalytischer Auffassung*, G.-W., VIII, 94-102.
- FREUD (S.), 1913, *Totem und Tabu*, G.-W., IX. Trad. fr. *Totem et Tabou*, Paris, Payot (1970).
- FREUD (S.), 1914, *Zur Einführung des Narzissmus*, G.-W., X, 138-170. Trad. fr. in *La vie sexuelle*. Paris, P.U.F., p. 81-105.

FREUD (S.), 1921, *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, G.-W., XIII, 71-161. Trad. fr. « Psychologie des foules et analyse du Moi » in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot (1982), 117-217.

FREUD (S.), 1923, *Das Ich und das Es*. G.-W., XIII, 235-289. Trad. fr. *Le Moi et le Ça*, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, (1982), p. 219-275.

FREUD (S.), 1926, *Hemmung, Symptom und Angst*, G.-W., XIV, 113-205. Trad. fr. *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, P.U.F. (1968).

FREUD (S.), 1927, *Die Zukunft einer Illusion*, G.-W., XIV, 325-380. Trad. fr. : *L'avenir d'une illusion*, Paris, P.U.F. (1971).

FREUD (S.), 1929, *Das Unbehagen in der Kultur*. G.-W., XIV, 421-506. Trad. fr. *Malaise dans la civilisation*, Paris, P.U.F., (1970).

FREUD (S.), 1932, *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, G.-W., XV, 1-207. Trad. fr. *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard (1971).

FREUD (S.), 1938, *Abriss der Psychoanalyse* G.-W., XVII, 63-138. Trad. fr. *Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1951.

GANTHERET (F.), 1971, « Remarques sur la place et le statut du corps en psychanalyse », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 3, 137-146.

GUILLAUMIN (J.), 1976, « L'énergie et les structures dans l'expérience dépressive. Le rôle du préconscient », *Revue Française de Psychanalyse*, XL, 5-6, 1059-1072.

GUILLAUMIN (J.), 1978, « L'étayage et le désir d'objet dans la création picturale (Pour une psychanalyse des rapports du motif et du fond dans la peinture) », *Bulletin de psychologie*, XXXI, 336, 796-814.

KAËS (R.), 1976, *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*, Paris, Dunod.

KAËS (R.), 1977, « Crise, rupture et transitionalité », *Psychologie clinique*, 1, 38-47.

KAËS (R.), 1979, « Introduction à l'analyse transitionnelle » in Kaës (R.), Missenard (A.), et al. : *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod.

KAËS (R.), 1979, « Trois repères théoriques pour le travail psychanalytique groupal : L'étayage multiple, l'appareil psychique groupal, la transitionalité », *Perspectives Psychiatriques*, 71, 145-157.

KAËS (R.), 1980, *L'idéologie, études psychanalytiques. Mentalité de l'idéal et esprit de corps*, Paris, Dunod, 284 p.

KAËS (R.), 1982, « Group anaclisis of individual mental structures : a few theoretical consequences concerning the Individual and the Group », in Pines (M.), Rafaelsen (L.), *The Individual and the group*, New York, Plenum, p. 47-53 (1982).

KAËS (R.), 1982, *La catégorie de l'intermédiaire chez Freud ; un concept pour la psychanalyse ?* (inédit).

KAËS (R.), 1983, « Identification multiple, personne-conglomérat, Moi

groupal : aspects de la pensée freudienne sur les groupes internes», *Bulletin de Psychologie*, XXXVII, 363, 113-120.

KRISTEVA (J.), 1980, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Le Seuil.

LAPLANCHE (J.), 1970, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion.

LAPLANCHE (J.), PONTALIS (J.-B.), 1967, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, P.U.F.

LECLAIRE (S.), 1975, *On tue un enfant*, Paris, Le Seuil.

MISSENAUD (A.), 1976, « Du narcissisme dans les groupes », in Kaës (R.) et al. : *Le travail psychanalytique dans les groupes*, 2, Paris, Dunod (1982).

PARIN (P.), MORGENTHALER (F.), 1967, « Observations sur la genèse du Moi chez les Dogon », *Revue Française de Psychanalyse*, XXXI, 1, 29-58.

WINNICOTT (D.-W.), 1971, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard (1975).